

L’Égoïsme (Cailhava de l’Estandoux)

Jean-François Cailhava de L'Estandoux

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Acte I

DURAND. Il lit près d'une table, ferme son livre, se leve, se promene, & dit :

Des fils de la maison j'ai cultivé l'enfance.
Ergò, mes doctes soins méritent récompense. —
J'ai ma pension là ; — si je puis la tenir,
Bien adroit qui pourra m'en faire dessaisir.

DURAND, CLERMON.

CLERMON, en habit de voyage, dit à la Cantonnade :

Laissez-la cette malle, & voilà de quoi boire.
Hola, quelqu'un.

DURAND.

Hola, quelqu'un.Que veut cet homme ?

CLERMON.

Hola, quelqu'un.Que veut cet homme ? Puis-je croire…
Que ce soit là…

DURAND.

Que ce soit là…C'est lui… Clermon…

CLERMON.

Que ce soit là…C'est lui… Clermon…Monsieur Durand.
Je ne me trompe point.

DURAND.

Je ne me trompe point.Que te voilà brillant !

CLERMON.

Quel bonheur !

DURAND, PLEURE.

Quel bonheur ! Quel plaisir !

CLERMON.

Quel bonheur ! Quel plaisir ! Quoi ! vous pleurez, je pense ?

Ah, de grâce ! faisons notre reconnoissance
Un peu moins tristement.

DURAND.

Un peu moins tristement.Je suis au désespoir
D'étaler devant toi cet habit jadis noir.
Du mérite en ces lieux c'est la triste livrée.

CLERMON.

Le mérite est bien sec !

DURAND.

Le mérite est bien sec ! J'en ai l'âme navrée !

CLERMON.

Qu'avez-vous fait, depuis qu'un bâton à la main,
Vous gagnâtes Paris, fier de votre latin ?

DURAND, EMPHATIQUEMENT.

J'ai formé des sujets, des citoyens, des hommes !

CLERMON.

Le précieux talent dans le siècle où nous sommes !

DURAND.

J'ai professé vingt ans l'emploi d'Instituteur…

CLERMON.

Eh ?…

DURAND.

Eh ?…Ce que le vulgaire appelle Précepteur.

CLERMON.

J'entends présentement.

DURAND.

J'entends présentement.Le métier détestable !
Père, mère, enfans, tous m'ont fait donner au Diable.
Pour prix de ma doctrine & des soins que j'ai pris,
On me refuse encor ce que l'on m'a promis.

CLERMON.

Qu'est-ce ?

DURAND.

Qu'est-ce ? Une pension de quatre-vingt pistoles.
Pour mes bons documens je n'ai pas deux oboles.
Est-ce l'or avec moi qu'on devroit épargner ?

CLERMON.

La maison n'est pas riche.

DURAND, AVEC DÉPIT.

La maison n'est pas riche.Il faudroit se saigner !
Mais le père songeant à dormir, manger, boire,
Borne-là d'un mortel le travail & la gloire,
Chérit sa nullité. — Madame Florimon,
Au contraire, voudroit régner dans la maison.
Pour acquérir le droit de beaucoup parler d'elle,
La bavarde, futile avec le plus grand zèle,
Veut paroître tout faire, & ne fait jamais rien.
Quand je peins mes besoins, elle me répond : bien.
J'arrangerai cela.

CLERMON.

J'arrangerai cela.Les deux fils ?

DURAND.

J'arrangerai cela. Les deux fils ? Ah ! leur père
Tous les deux au hasard les jeta sur la terre ;
Moi, leur communiquant mon savoir lumineux,
Je les ai de la Terre élevés jusqu'aux Cieux.
Tems perdu ! Le cadet, depuis peu militaire,

M’offre son bras, son sang, dont je n’ai point à faire ;
Ou bien jure par Mars de me récompenser
Sitôt qu’un coup d’éclat l’aura fait avancer.
Le bel espoir !

CLERMON.

Le bel espoir ! L’aîné pourroit…

DURAND.

Le bel espoir ! L’aîné pourroit…Il est bien pire !
(D’un ton mystérieux.)
Je le crois Égoïste.

CLERMON.

Je le crois Égoïste.Oh, Diable ! que veut dire
Ce mot ? il m’est nouveau.

DURAND.

Ce mot ? il m’est nouveau.Nous autres gens lettrés,
Nous appelons ainsi ces êtres concentrés,
Qui ne voyant qu’eux seuls dans la nature entière,
À leur propre intérêt sacrifieroient leur père,
Leurs enfans, leurs amis, leur patrie & l’honneur…

CLERMON.

Le nom me déroutoit. — Mais quoi ! vous, le faiseur
D’Hommes, de Citoyens, comment peut-il se faire
Que jugeant votre élève avec un œil sévère,

Vous n'ayez pas détruit ce vice dominant,
Ou du moins arrêté ses progrès ?

DURAND.

Ou du moins arrêté ses progrès ? Ah ! vraiment !
Tu parles à ton aise. Est-ce que l'on corrige
Un aîné de famille ? Est-ce que l'on exige
De lui que ce qu'il veut ? Comme il vous haïroit !
Avec le temps encor sa haine s'accroîtroit,
Et puis, comptez sur lui pour une récompense.

CLERMON, IRONIQUEMENT.

Vos droits sont, en effet, mieux fondés qu'on ne pense.

DURAND.

Sans doute.

CLERMON.

Sans doute.Sûrement ! Monsieur le Précepteur…
Je me trompe, excusez ! Monsieur l'Instituteur
A fait, par Égoïsme, un parfait Égoïste ;
Sur une pension, tout comme vous, j'insiste :
Je vois que votre élève & la société
Vous doivent beaucoup, mais beaucoup, en vérité !

DURAND, AVEC IMPATIENCE.

Je ne suis pas bien sûr qu'il ait ce caractère.

CLERMON.

On connoît son élève au moins pour l'ordinaire.

DURAND.

Depuis près de vingt ans je l'étudie en vain :
Son cœur est une énigme & j'y perds mon latin.
Cent fois j'ai cru le voir rempli de bienfaisance,
Et cent fois pour autrui paîtri d'indifférence,
N'aimer que sa personne.

CLERMON.

N'aimer que sa personne.Alors il seroit mal.
Mon Maître, de ce vice ennemi capital,
À faire des heureux goûte un plaisir extrême,
Et vit pour ses amis, bien plus que pour lui-même.

DURAND, AVEC EMPRESSEMENT.

Comment appelles-tu cet honnête Patron ?

CLERMON.

C'est Monsieur Polidor, frere de Florimon.
Il arrive ce soir.

DURAND.

Il arrive ce soir.Le sublime mérite,
S'il me pensionnoit ! attends, je vais bien vîte
L'annoncer.

CLERMON, L'ARRÊTANT.

L'annoncer.Vous avez toujours dans la maison
Deux étrangeres ?

DURAND.

Deux étrangeres ? Oui, Constance, avec Marton.

CLERMON.

Notre retour ici va leur réjouir l'ame.

DURAND.

Je peux les en instruire en allant chez Madame.

CLERMON, SEUL.

Quand mon maître, en dépit d'un noble parchemin,
Tenta dans le commerce un plus riche destin ;
Ses parents indignés, criant à l'infamie,
Ne vouloient plus le voir, lui parler de la vie.
Tout a changé de face : il est riche, ils sont gueux !
En lui faisant la cour, ils se croiront heureux.
L'intérêt ! L'intérêt !

CLERMON, MARTON.

MARTON, D'ABORD DERRIÈRE LE THÉÂTRE.

L'intérêt ! L'intérêt ! Eh, Clermon !

CLERMON.

L'intérêt ! L'intérêt ! Eh, Clermon ! Qui m'appelle ?

MARTON.

Clermon, mon cher Clermon !

CLERMON.

Clermon, mon cher Clermon ! C'est une voix femelle.
Elle va plus au cœur que celle du Pédant.

MARTON, PAROISSANT.

Comment te portes-tu ?

CLERMON.

Comment te portes-tu ? Toi-même, mon enfant ?
Aimes-tu ce pays mieux que le nouveau Monde ?
Y veux-tu retourner ?

MARTON.

Yveux-tu retourner ? La mer est trop profonde !
Et si je me rembarque !... On est sot, sur ma foi,
Quand on n'a qu'une planche entre la mort & soi.

CLERMON.

Que fait Constance ?

MARTON.

Que fait Constance ? Elle est inquiéte, rêveuse.

CLERMON.

Réfléchis, tu verras qu'elle n'est pas heureuse.
Son pere & Polidor, dans le lointain pays,

Se virent autrefois, devinrent bons amis ;
(Il imite les deux vieillards.)

L'intimité s'accrut. — Vous connoissez ma fille,

Dit ton Maître. — Le mien répond : elle est gentille :
Vous savez qu'à Paris j'ai laissé deux neveux.
Partez, allez les voir, & faites un heureux.
J'aurai soin de vos biens. — Ton Maître avec sa fille
Part bientôt pour chercher sa nouvelle famille ;
Tu les suis, on arrive, on n'a plus qu'à choisir,
Quand l'honnête étranger soudain vient à mourir,
Et retarde par-là les noces de Constance.
Voilà de son chagrin deux bons motifs, je pense.
Mais Polidor bientôt va réparer cela.
Dis : entre ses neveux a-t-on choisi déjà ?

MARTON.

Nous soupirons beaucoup.

CLERMON.

Nous soupirons beaucoup.Lequel des deux sait plaire ?

MARTON.

Je l'ignore, & voilà ce qui me désespere ;
J'ai, pour le découvrir, tout tenté vainement.

CLERMON.

Toi, fille & curieuse ! oh ! le trait est piquant.

MARTON.

J’en suis inconsolable ! encor jeune, innocente,
Elle voudroit cacher sa tendresse naissante.
La fierté de son sexe & les efforts d’un cœur,
Qui n’ose s’avouer à lui-même un vainqueur,

L’emportent jusqu’ici sur sa timide flâme ;
Mais l’amour par degrés maîtrisera son ame,
Et saura la contraindre à dire son secret.
L’amour, François sur-tout, n’est pas long-tems discret.
Aide-moi cependant à percer ce mystere.
L’aîné semble rêver à la plus grande affaire,
Près de Constance…

CLERMON.

Près de Constance…Il plaît. Juge par toi d’autrui ;
Le sexe aime qu’on soit tout occupé de lui.

MARTON, AVEC HUMEUR.

Il calcule, je crois, les biens de ma Maîtresse.

CLERMON, À PART.

Il pourra se tromper s’il croit à sa richesse.
Mais, chut !

MARTON.

Mais, chut !Le Chevalier timide, circonspect,
N’ose employer encor que la voix du respect ;
Mais il a le regard si plein de feu, si tendre,
Que malgré son silence il se fait bien entendre.

CLERMON, HÉSITANT.

Écoute… Celui-ci pourroit plaire…

MARTON.

Écoute… Celui-ci pourroit plaire…Fort bien !
Lequel des deux enfin ?

CLERMON.

Ma foi, je n'en sais rien.

MARTON.

Me voilà bien instruite !

CLERMON.

Me voilà bien instruite ! À qui faut-il s'en prendre ?

Que n'avez-vous un cœur que l'on puisse comprendre ?

MARTON.

Clermon, je voudrois bien qu'elle aimât le dernier !

CLERMON, LA FAIT TOURNER DE SON CÔTÉ.

Regarde-moi.

MARTON.

Regarde-moi.Pourquoi ?

CLERMON, AVEC UN SOURIRE FIN & MOQUEUR.

Regarde-moi.Pourquoi ? J'oserois parier…

MARTON.

Quoi ?

CLERMON.

Quoi ? Qu'étant généreux beaucoup plus que son frère,
Tu comptes tes profits à venir. — Sois sincère.

MARTON.

Ah ! quel affront !

CLERMON.

Ah ! quel affront !Pardon. — Au revoir, mon enfant.
Mon Maître est près de Sceaux, chez son Correspondant ;
Il m'attendroit peut-être. Il faut que je te quitte
Pour monter en voiture, & le rejoindre vite.

MARTON.

En voiture ! Est-ce donc l'allure d'un Courier ?

CLERMON.

Jadis Valet, je suis Intendant & Caissier.
Polidor est si bon que d'honneur je me pique,
Et veux seul composer son train, son domestique.

MARTON, IRONIQUEMENT.

Ah ! voilà d'un beau zèle un trait bien singulier.
Elle lui rend ses lazzis.

Regarde-moi.

CLERMON.

Regarde-moi.Pourquoi ?

MARTON.

Regarde-moi.Pourquoi ? J'oserois parier
Que cet arrangement arrange tes affaires…

CLERMON.

Ah ! quel affront !

MARTON.

Ah ! quel affront ! Pardon : mais tiens, soyons sincères ;
Étant seul, à toi seul appartient le profit.

CLERMON.

Tu me rends mon paquet, friponne, avec esprit.

MARTON.

Je suis reconnoissante. — Adieu, je vais tout faire
Pour seconder l'amour de notre Militaire.

CLERMON.

Moi, pour que Polidor, en arrivant céans,
Ne soit pas dépouillé par d'adroits Charlatans…
Son unique défaut… tu le connois.

MARTON.

Son unique défaut… tu le connois.Sans doute.

CLERMON.

Parle-bas, mais bien bas ; je crains qu'on ne t'écoute.

MARTON.

Le grand mal ! Si soudain il se met en courroux,
Il revient à l'instant sensible, affable & doux.

CLERMON.

Dis qu'il est trop facile, & c'est ce qui me blesse !
(Après avoir regardé de tout côté.)

Le seul mot de vertu le jette dans l'ivresse.

Et le monde, dit-on, sous un dehors brillant,
Cache maint imposteur, maint tartuffe charmant,
Qui, suivant l'air, le ton que l'intérêt demande,
Se donne tour-à-tour dix vertus de commande.

MARTON.

Je crains bien d'en connoître !

CLERMON, VOYANT VENIR DURAND.

Je crains bien d'en connoître ! Adieu, je vois Durand.
Il vient de me glisser quelques mots en passant
Qui pourroient bien changer ta crainte en certitude :
À le faire expliquer je mettrai mon étude.

CLERMON, DURAND.

CLERMON.

Eh bien !

DURAND, ACCOURANT.

Eh bien ! Pour recevoir dignement ton Patron,
Madame a plusieurs fois renversé la maison
Sans rien faire. Elle va, revient, se cite, ordonne,
Et veut absolument parler à ta personne.

CLERMON.

J'y cours.

DURAND, L'ARRÊTE, & LUI DIT D'UN TON PITEUX.

J'y cours.Pour obtenir ma chère pension,
Cherchons quelque moyen. Je t'en conjure.

CLERMON, BAS.

Cherchons quelque moyen. Je t'en conjure.Bon.
(Haut.)
Si vous me dévoiliez... là...

DURAND.

Si vous me dévoiliez... là...Quoi ?

CLERMON.

Si vous me dévoiliez... là...Quoi ?Le caractère
De Philemon ; peut-être...

DURAND, AVEC LE PLUS GRAND INTÉRÊT.

De Philemon ; peut-être…Eh ! que pourrois-tu faire ?
Je saurai l'observer, — il en est temps encor.

CLERMON.

Je le démasquerais aux yeux de Polidor,
Qui vous sauroit bon gré de votre confidence.

DURAND.

Optimè ! j'entrevois un rayon d'espérance.
Sors, voici Philemon ; je m'en vais l'éprouver ;
S'il est ce que je crois, j'irai te retrouver ;
Je saurai trait pour trait te le faire connoître,
Et tu pourras… charger le portrait à ton Maître.

DURAND, SEUL.

Je suis presque certain qu'il ne vit que pour lui.
J'en serai convaincu pleinement aujourd'hui,
S'il ne s'empresse pas à me rendre service :
Et dévoilant son cœur, je m'en ferai justice.

DURAND, PHILEMON.

PHILEMON, ARRIVE EN RÊVANT.

S'il pouvoit dans l'État se faire un changement,
Qui brouillât un peu tout ; qui, par événement,
Dans le monde, à la fin, me fît jouer un rôle…
Je songerois à moi, j'en donne ma parole.

DURAND.

Monsieur…

PHILEMON, SANS LE VOIR.

Monsieur…Et je saurois me montrer au besoin…

DURAND, À PART.

Preuve démonstrative ! Il m'évite avec soin.

PHILEMON.

Si, pour mon intérêt, affectant la sagesse ;
Je feins de dédaigner le crédit, la richesse ;
Sous ces dehors trompeurs, mon cœur ne jouit pas. —
Tentons un coup d'éclat… oui, faisons du fracas !
J'ai des Mémoires pleins de maximes hardies,
De projets merveilleux & de vives sorties
Contre des gens à tort élevés jusqu'aux Cieux :
La célébrité sert nombre d'audacieux…
Mais elle a ses dangers… j'ai quelque inquiétude.

DURAND, À PART.

De se parler tout seul il a pris l'habitude,

Tel est l'homme occupé de son seul intérêt,
Et qui n'ose à personne avouer son secret.
Conviction totale.

PHILEMON, BAS.

Conviction totale.Ah ! quel heureux partage !
Si du succès pour moi réservant l'avantage,
Je trouvois un ami complaisant ou léger,
Qui voulût sur lui seul prendre tout le danger.

DURAND, se plaçant devant Philemon.

Il faut que mon mérite obtienne son salaire.

PHILEMON, enseveli dans ses réflexions, le repousse.

Paix ! je suis occupé d'une importante affaire.

DURAND, à part.

C'en est trop ! on ne veut m'entendre ni me voir :
C'est pour ne pas payer mes veilles, mon savoir ; —
Il est Égoïste,... Oui ! — je puis, sans plus attendre,
(Il sort en le menaçant.)

L'assurer à Clermon. — Ah ! je vais vous apprendre...

PHILEMON, seul, souriant.

Mon Livre trop hardi languit chez l'imprimeur.
Si j'engageois Durand à s'en dire l'Auteur !...
Le pédant qui compile & compile sans cesse,
N'a jamais fait gémir le lecteur ni la presse.
Il peut...

PHILEMON, LAPIERRE.

LA PIERRE, une liste à la main.

Il peut...Monsieur voit-il du monde ?

PHILEMON.

Il peut...Monsieur voit-il du monde ? Il le faut bien ;
Mais n'ouvrez plus aux gens qui ne sont bons à rien.

LA PIERRE.

D’après cet ordre-là j’aurai bien moins à faire.
Je suis Portier, de plus Lecteur de votre Père.
Chacun de ces emplois est assez fatiguant.

PHILEMON.

Ma liste ?

LA PIERRE.

Ma liste ? La voilà.

PHILEMON.

Ma liste ? La voilà.Que j’indique en lisant
Les hommes bons à voir.
(Il va s’asseoir près d’une table, & prend une plume.)

LA PIERRE.

Les hommes bons à voir.Bien ! Ordonnez…

PHILEMON.

(Bas.) « Clitandre. »
Cet homme a des talents, des vertus à revendre ;
Mais il fait mal sa cour, il n’a plus de crédit.
(Haut.)
Je n’y suis plus pour lui, pour Clitandre.
(Il le raye.)

LA PIERRE.

Je n’y suis plus pour lui, pour Clitandre.Suffit.

PHILEMON.

(Bas.)

« Dorlix »... Il est fin, souple, il ira loin, je gage ;

(Haut.)
Je recevrai Dorlix, — « Le Comte du Rivage ».
(Bas.)
J'aime à trouver l'utile, & me ris du clinquant.
(Haut.)
Serviteur, « de la part du Duc de Saint-Cernant »...
(Bas & se levant.)
Suivons un peu cet homme, encensons ses foiblesses.
Puisque la flatterie est l'aimant des richesses ;
Vantons jusqu'aux vertus de la Phryné qu'il a.
L'amour-propre répugne à ce manège-là ;
Le sacrifice est dur... Le prix en dédommage !
D'ailleurs la sotte idole obtient un faux hommage !
Encor le lui rend-t-on dans l'ombre du secret ;

Sa faveur est publique, & rapporte en effet. —
(Haut.)(Bas en riant.)
« D'Artigol... » Je crois voir sa petite colère.
Je viens de l'embarquer dans une sotte affaire...
J'espérois pouvoir mettre à profit ses faux pas...
Évitons tout reproche en ne le voyant pas.
(Haut.)
Vous lui refuserez ma porte.

LA PIERRE, À DEMI VOIX.

Vous lui refuserez ma porte.Quel dommage !
C'est le plus honnête homme ; il est si bon ! J'enrage.

PHILEMON.

Qu'est-ce ? vous murmurez.

LA PIERRE, SOURIANT DE SOUVENIR.

Qu'est-ce ? vous murmurez.Mais…

PHILEMON.

Qu'est-ce ? vous murmurez.Mais…Quoi ?

LA PIERRE.

Qu'est-ce ? vous murmurez.Mais…Quoi ? De tems en tems
De lui je recevois…

PHILEMON.

De lui je recevois…Fort bien !… Je vous entends.
Les voilà, les humains ; l'intérêt seul décide
Leur mépris, leur estime, ils n'ont pas d'autre guide.

LA PIERRE, BAS.

Voilà tous mes profits au Diable… Ah ! si je peux
Plaire à l'oncle…

PHILEMON.

Plaire à l'oncle…Eh ?

LA PIERRE.

Plaire à l'oncle...Eh ? Je dis que je suis fort joyeux.
De savoir que votre oncle arrive.

PHILEMON, à part avec le plus grand dédain.

De savoir que votre oncle arrive.Peu m'importe
Son retour, son absence.

LA PIERRE.

Son retour, son absence.Ah ! Monsieur, il apporte
Des trésors.

PHILEMON, à part.

Des trésors.Des trésors ! Le cas est différent.
(Haut.)

Voyons. — Fausse nouvelle indubitablement,

Bruit en l'air.

LA PIERRE.

Bruit en l'air.Non, Monsieur, la nouvelle est très-sûre.
Si son Caissier n'eût pas contrefait l'écriture
De ses correspondants ; si par-là le frippon
N'avoit sçu lui voler plus d'un bon million,
Il seroit de retour depuis deux mois en France.
Enfin telle qu'elle est, sa fortune est immense.

PHILEMON.

Ce cher oncle, on le dit l'homme le plus charmant !
(À demi-voix, d'un air curieux & satisfait.)

La Pierre, on le croit donc bien riche.

LA PIERRE.

La Pierre, on le croit donc bien riche.Extrêmement.

PHILEMON.

Je pourrai l'embrasser. Oh, Dieux ! quelle allégresse !

Riche extrêmement ?

LA PIERRE.

Riche extrêmement ? Oui.

PHILEMON.

Riche extrêmement ? Oui.Mon âme est dans l'ivresse.
J'étois bien jeune encor, quand mon oncle partit ;
Cependant mon amour... mon cœur... Qui vous a dit
Ce que vous m'apprenez ?

LA PIERRE.

Ce que vous m'apprenez ? Un fort bon Domestique
Très-zélé pour votre oncle, & son valet unique :
Il vient pour l'annoncer.

PHILEMON.

Il vient pour l'annoncer.Cherchez-le de ma part ;
Dites-lui que je veux lui parler à l'écart.
Allez vîte, sur-tout, je ne vois plus personne !

LA PIERRE.

Vos amis ?

PHILEMON.

Vos amis ?Des Amis ! faites ce que j'ordonne.

PHILEMON, se promenant d'un air satisfait.

Oui, mon cher oncle est riche ! Il change mes projets…
Pour lui faire ma cour avec quelque succès,
Étudions d'abord son cœur, son caractère.
L'art heureux de séduire est né de l'art de plaire.
(Avec réflexion.)
C'est la force ou l'adresse ici-bas qui fait tout,
Qui règle l'Univers de l'un à l'autre bout.
Du moment qu'on n'a pas reçu pour son partage
De l'aigle ou du lion la force & le courage,
Serpent adroit & souple, il faut se replier,
Et savoir sous les fleurs se frayer un sentier.

Fin du premier Acte.

Acte II

LA PIERRE, FLORIMON.

Eh, la Pierre.

LA PIERRE.

Eh, la Pierre.Monsieur ?

FLORIMON.

Eh, la Pierre.Monsieur ? Viens, suis moi, mon enfant.
Ma femme fait un bruit dans l'autre appartement !…
Je n'y pourrois jamais digérer qu'avec peine,
Et je crois même avoir tant soit peu de migraine. —
(Il se jette dans un fauteuil.)
Il me tarde de voir mon frère de retour…
Pour qu'il fasse bâtir dans le fond de la Cour

Un réduit où je puisse, en plein jour, sur ma chaise,
Et la nuit, dans mon lit, reposer à mon aise.
Eh, La Pierre.

LA PIERRE.

Eh, La Pierre.Monsieur ?

FLORIMON.

Eh, La Pierre.Monsieur ? Mon livre favori,
Tu l'a pris avec toi, sans doute ?

LA PIERRE, montrant un petit Livre.

Tu l'a pris avec toi, sans doute ? Le voici,
Et bien enveloppé.

FLORIMON.

Et bien enveloppé.Quel excellent ouvrage !
L'Auteur est sûrement un Philosophe, un Sage ;
Ami vrai des humains, loin de les régenter,

D’exagérer leurs maux, ou de leur insulter,
Il les console. Lis.

LA PIERRE, TOUSSE.

Il les console. Lis.Hem… « Troisième Chapitre ».

FLORIMON.

Non, recommence tout ; relis jusques au titre.
Quel titre ! on ne sauroit l’entendre assez souvent ;
Il chatouille le cœur trop agréablement.

LA PIERRE, AVEC EMPHASE.

« L’ALMANACH DES CENTENAIRES ».

FLORIMON, D’UN TON DE COMPLAISANCE.

On devroit bien orner ce bon livre d’Estampes,
De Vignettes, d’Amours, de jolis Culs-de-lampes.

LA PIERRE.

« QUELQUES SOLDATS SONT MORTS À ROME, À LA CENT VINGTIÉME ANNÉE DE LEUR ÂGE. »

FLORIMOND, D’UN PETIT AIR GAILLARD.

Les gaillards ! cent vingt ans ! Donc à ce compte-là
J’ai cinquante ans à vivre, & peut-être au-delà.
Je ne suis qu’un enfant.

LA PIERRE.

FLORIMON, RICANANT.

Je ne suis qu'un enfant.Quand je perdrai la vie,
Ce ne sera jamais pour pareille folie.
Ma paresse elle-même en sera caution.
À cent ans bien sonnés… À l'âge de raison…
Peut-on rêver encore au Temple de Mémoire,
Ne point apprécier tout fantôme de gloire,
Et ne préférer pas quatre digestions
Faites tranquillement, au plus fameux des noms !

CONSTANCE, MARTON, FLORIMON, LA PIERRE.

FLORIMON, AVEC HUMEUR, VOYANT VENIR CONSTANCE & MARTON.

Quoi ! des fâcheux ici je ne serai point quitte !
Dans ma chambre à coucher renfermons-nous bien vîte.
(À Marton, qui lui fait des révérences.)
Oui, oui… Serviteur. Viens.
(Il remet à la Pierre son mouchoir & sa boëte. Ils sortent.)

MARTON, CONSTANCE ;
ELLES SONT QUELQUE TEMPS SANS PARLER.

MARTON, À PART.

Oui, oui… Serviteur. Viens.Elle ne me dit rien…
(En soupirant bien fort.)
Ah !

CONSTANCE.

Ah ! Tu soupires ?

MARTON.

Ah ! Tu soupires ? Oui ; pour nouer l'entretien. —
Mon Maître vous a dit à son heure dernière
Qu'en ces lieux Polidor vous tiendroit lieu de père.
Il arrive aujourd'hui : nous saurons…

CONSTANCE, COMME VOULANT LAISSER ÉCHAPPER UN SECRET.

Il arrive aujourd'hui : nous saurons…Ah, Marton !

MARTON, D'UN TON ENGAGEANT.

Courage ; quatre mots encore sur ce ton,
Je suis au fait. Allons.

CONSTANCE, AVEC UNE TENDRE LANGUEUR.

Je suis au fait. Allons.Gardes-toi de surprendre
Un secret…

MARTON.

Un secret…Je le sais, vous avez le cœur tendre…

CONSTANCE.

Dieux ! parles bas.

MARTON.

Dieux ! parles bas.Pourquoi ? Quand j'aime de bon cœur
Sans façon je l'avoue, & je m'en fais honneur.

CONSTANCE.

Tu plaisantes.

MARTON.

Tu plaisantes.Ma foi, non : plus d'enfantillage.
Ouvrez-moi votre cœur… Parlez… Cela soulage.

CONSTANCE, AVEC EFFUSION DE CŒUR.

Ah, je le sens !

MARTON, FINEMENT, & CHERCHANT À LIRE DANS SON CŒUR.

Ah, je le sens ! Tant mieux. — Aimez vous Philemon ?
Votre œil se rembrunit ; j'y vois le dédain… Bon ! —
Quant au beau Chevalier ; oh ! c'est une autre affaire !
Convenez, entre-nous, qu'il est formé pour plaire.
Vous souriez ; bon signe. Il est intéressant :
Tout annonce chez lui le plus sincère amant.

CONSTANCE.

J'ignore si, pour lui, ma tendresse est extrême ;
Mais je sais qu'il m'est cher beaucoup plus que moi-même.
Ces grands mots : flâme, amour, qui, dans tous nos Romans,
Me paraissoient si bien rendre les sentimens ;
Comme ils me semblent froids ! À te parler sans feindre,
Ce que je sens, Marton, ils ne sauroient le peindre.
Le Chevalier me charme, & pourtant je le crains…
Plus que lui je ressens ses plaisirs, ses chagrins…
On diroit, tant mon âme à la sienne est unie,
Que nous n'en avons qu'une, & qu'une même vie.

MARTON.

L’amant sait-il ?…

CONSTANCE, troublée.

L’amant sait-il ?…Ô Ciel !

MARTON.

L’amant sait-il ?…Ô Ciel ! Qu’a donc cela d’affreux ?
Polidor vous destine à l’un de ses Neveux.

CONSTANCE.

Àl’hymen d’un aîné, selon tout apparence,
On songera d’abord.

MARTON.

On songera d’abord.Rompez donc le silence.

CONSTANCE.

Moi, que j’ose avouer un dangereux penchant !…
Non, jamais.

MARTON, éclatant de rire.

Non, jamais.Cet orgueil me paraît trop plaisant :
Il s’apprivoisera.

CONSTANCE, fièrement.

Il s’apprivoisera.Marton.

MARTON.

Il s'apprivoisera.Marton.Oui, c'est l'usage :
Mon Dieu, ne sais-je pas comme on est à votre âge !
Notre cœur quelque temps écoute tour à tour
Les conseils de l'honneur & la loi de l'amour ;
Mais leur débat ne peut durer toute la vie,
Et vient l'heureux moment qui les réconcilie.

CONSTANCE, d'un ton impérieux.

Oh, finissez !

MARTON.

Oh, finissez ! (À part.)(Voyant venir le Chevalier.)
Oh, finissez ! Quel ton ! Bon, voici mon vengeur.

CONSTANCE, troublée, en reprenant le ton de la confiance.

Marton, le Chevalier !

MARTON.

Marton, le Chevalier ! Eh bien, vous fait-il peur ?

CONSTANCE.

Il vient dans ce Sallon, prenons vîte la fuite.

MARTON.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, une telle conduite ?
(Finement.)
Ah, j'entends ! vous voulez qu'il devine…

CONSTANCE.

Ah, j'entends ! vous voulez qu'il devine...Marton,
Vous rêvez !

MARTON, RIANT AVEC FINESSE.

Vous rêvez ! Non vraiment, le stratagême est bon ;
L'amoureux Chevalier aura soin de se dire :
Quoi, Constance me voit, se trouble & se retire ;
Elle m'aime à coup sûr, & me croit dangereux.

CONSTANCE, NAÏVEMENT.

Comment, tu crois cela ? Restons.

MARTON.

Comment, tu crois cela ? Restons.Vous ferez mieux.
(Bas.)
Elle est à nous.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, S'ARRÊTANT AU FOND DU THÉÂTRE.

Elle est à nous.Quel air décent, & qu'elle est belle !
Osons lui déclarer !... Ah ! suis-je digne d'elle !
Je tremble en l'abordant.

MARTON, BAS À CONSTANCE.

Je tremble en l'abordant.Quel regard amoureux !
Voyez-le donc ; son âme a passé dans ses yeux.

CONSTANCE, BAS À MARTON.

Le cœur me bat.

LE CHEVALIER, s'avançant avec trouble.

Le cœur me bat.Souffrez que mon âme ravie…
De vous seule attendant le bonheur de ma vie,
Vous dévoile un secret important…

CONSTANCE, agitée.

Vous dévoile un secret important…Mais, Monsieur,
Mais… puis-je l'écouter ce secret… & l'honneur…

LE CHEVALIER, vivement.

Ah ! Madame, l'honneur ?… c'est lui seul qui m'inspire :
Plaire par lui, voilà le bonheur où j'aspire.
Pour un sexe enchanteur la gloire a des appas,
Et malgré moi la paix enchaîne ici mon bras ;
Mais nous aurons la guerre, oui, la nouvelle est sûre ;
j'ai des pressentimens du plus heureux augure ;
Je me signalerai.

CONSTANCE, à part.

Je me signalerai.Dieux ! quel trouble est le mien !

MARTON, bas, d'un air satisfait.

Ils vont s'expliquer, bon !

LE CHEVALIER.

Ils vont s'expliquer, bon ! Ah ! pour vous peindre bien
La pureté du feu qui consume mon âme,

Qui l'enflamme à jamais, souffrez…

LES PRÉCÉDENS, DURAND.

DURAND, SE JETANT ENTRE LES AMANTS.

Qui l'enflamme à jamais, souffrez…Monsieur, Madame.
Daignez solliciter ma chère pension.
(Au Chevalier.)
Monsieur, votre oncle arrive.

CONSTANCE, SE REMETTANT.

Monsieur, votre oncle arrive.Allons, suis-moi, Marton.
Je respire.
(Elle sort.)

MARTON, DURAND, LE CHEVALIER.

DURAND, À MARTON.

Je respire.Arrêtez, Ciprine était moins belle :
Soyez, en ma faveur, douce, humaine comme elle.

MARTON, AVEC HUMEUR.

Euh, l'animal !
(Elle sort.)

DURAND, LE CHEVALIER.

DURAND, À LUI-MÊME.

Euh, l'animal ! Voilà comme on traite un savant.
(Au Chevalier.)

Je sais que mon disciple est sensible, obligeant…

LE CHEVALIER, qui n'a pas écouté Durand.

L'indulgente bonté dans ses yeux était peinte !
J'allois de mon amour l'entretenir sans crainte !
Quand trouver désormais pareille occasion ?

DURAND.

Oui, pour me faire avoir…

LE CHEVALIER.

Oui, pour me faire avoir…Volons vers Philémon ;
Il peut servir mes feux.
(Il sort.)

DURAND, seul, comme anéanti.

Il peut servir mes feux.Il ne veut pas m'entendre…
(Avec emphase.)
Accourez le confondre, ô divin Alexandre,
Qui pensiez tout devoir à votre Instituteur,
Et qui de ses leçons vous faisiez tant d'honneur,
Que vous les préfériez aux lauriers de Bellone ! —
Aussi la pension d'Aristote étoit bonne.
Et moi rien ; puis l'on dit que je me plains toujours !
Quand tout l'Univers rêve armes, fortune, amours,
Ne puis-je m'occuper du bonheur de ma vie ?
Chacun pour soi. Mais tel m'accuse de manie,
Qui, mendiant le prix de quelque lâcheté,
Des Grands, des Parvenus tour à tour rebuté,
Leur a rendu vingt ans sa présence importune,

Et dans leur anti-chambre attendroit la fortune,
S'il n'avoit emprunté, pour la saisir enfin,
Les aîles de Mercure, ou les rets de Vulcain.

DURAND, PHILEMON.

PHILEMON, HAUT À LA CANTONADE.

Certain de mon secours, rassurez-vous, mon frere :
J'aime à vous voir brûler d'une flamme sincere,
Pour couronner vos vœux je n'épargnerai rien.
(En avançant sur la scène.)
Reste à voir maintenant si Constance a du bien.
(Légèrement.)

En ce cas, comme vous, je brûle pour ses charmes,

J'adore ses vertus, &, mettant bas les armes,
Je déclame tout haut contre le célibat.
Bon, j'apperçois Durand.

DURAND, À PART.

Bon, j'apperçois Durand.Voilà mon autre ingrat.
(Avec une satisfaction intérieure.)
J'ai remis à Clermon le soin de ma vengeance :
Il est déjà parti.

PHILEMON, À PART, EN L'EXAMINANT.

Il est déjà parti.Nous sommes mal, je pense.
Oh, ma foi, qu'il s'arrange ! il me faut un Prôneur :
C'est lui que je choisis, je lui fais cet honneur.
(Haut.)

Ah, le petit cruel ! comment donc, il m'évite ?
Qu'est-ce, mon bon ami, vous me fuyez !

DURAND.

Qu'est-ce, mon bon ami, vous me fuyez ! Bien vîte :

Vous n'avez pas daigné me parler tantôt.

PHILEMON, d'un peu loin.

Vous n'avez pas daigné me parler tantôt.Moi !
Je m'occupois de vous, j'en jure sur ma foi.
(Durand s'arrête.)
Quoi, disois-je, un mortel que j'estime & révere,
Que je regarderai toujours comme mon pere,
Qui m'a formé le cœur, sans fortune languit !

DURAND, revenant.

Quoi, vous pensiez à moi !

PHILEMON.

Quoi, vous pensiez à moi ! Votre sort m'attendrit.
Mais au retour de l'oncle, il faut qu'ici tout change.
Pour le mettre à profit, je vois que l'on s'arrange.
Mon cher, une famille est un petit État :
Et je pense toucher au moment délicat
Où quelque homme en faveur s'empare de la scène :
Pour l'intérêt public chacun feint d'être en peine ;
Et le dernier sujet, de lui seul s'occupant,
Songe à tirer parti de cet événement.

Moi, pour vous obliger, je veux avec adresse
De l'oncle, si je puis, m'attirer la tendresse.

DURAND, AVEC EMPRESSEMENT.

Dieux, où trouver Clermon !

PHILEMON.

Dieux, où trouver Clermon ! Il faut le ménager :
Ce valet, m'a-t-on dit, n'est pas à négliger :
Il a quelque crédit sur l'esprit de son maître ;
Il guidera mes pas, il me fera connoître
Le moyen de lui plaire & de gagner son cœur.
De mon ami pour lors je ferai le bonheur :

Oui, nous partagerons ensemble comme freres
Les bienfaits de mon oncle.

DURAND, À PART AVEC LE PLUS GRAND CHAGRIN.

Les bienfaits de mon oncle.Ah, les belles affaires
Que je tramois tantôt, en parlant mal de lui !

PHILEMON, BAS FINEMENT.

Je le tiens.

DURAND, À PART.

Je le tiens.Malheureux, j'ai détruit mon appui !
Euh, bourreau !

PHILEMON.

Euh, bourreau ! Mon ami, qu'est-ce qui vous arrête ?

DURAND, AVEC LE PLUS GRAND INTÉRÊT.

En abordant votre oncle, ayez bien dans la tête
Qu'il déteste un mortel trop occupé de soi.

PHILEMON.

(Bas.)(Haut.)
M'auroit-il pénétré ? Venez, embrassez-moi.
Vous n'aurez pas en vain passé votre jeunesse
À me communiquer le savoir, la sagesse…

DURAND, ATTENDRI.

Je le connoissois mal.

PHILEMON.

Je le connoissois mal.Un Précepteur prudent,
Sage, instruit, est du Ciel un si rare présent,
Que les Dieux de la terre en trouvent avec peine :
Le phénix est moins rare.

DURAND.

Le phénix est moins rare.Oui, la chose est certaine.
(À part.)
Pourquoi repartoit-il, ce malheureux valet ?

PHILEMON.

Mon amitié me dicte un excellent projet.
(D'un ton caressant.)
Tout le monde vous dit un docte personnage :
Votre nom peut lui seul illustrer un ouvrage…

DURAND.

Mais…

PHILEMON.

Mais…Je vous fais du mien un généreux présent.
(Bas.)
Je me tais s'il déplaît, je me nomme s'il prend.

DURAND.

Il est vrai que moi seul ayant su vous apprendre
Les choses qu'il contient, l'honneur, à le bien prendre…

PHILEMON.

Vous en revient. D'ailleurs, soutenez hardiment
Que l'ouvrage est de vous quatre jours seulement ;
Bientôt vous le croirez plus que le plus crédule.
Nos Auteurs du bel air ont-ils un tel scrupule ?
Paris, comme la Cour, connoît leur Apollon.
Ces Odes où l'on fait rougir Anacréon,
Ces Bouquets sans odeur désavoués de Flore,
Ces Épîtres où brille une éternelle aurore,
Ces Éloges fardés distillant la fadeur,
Ces Drames où Thalie est toujours en fureur,
Tant d'autres monstres nés au sein de la misere,
Dans le fat qui les paye ont un crédule pere,
Qui, sottement bercé par l'orgueil, par l'erreur
Se croit un habile homme & s'érige en censeur.
Quel censeur ! juste ciel !

DURAND, RIANT.

Quel censeur ! juste ciel ! La plaisante sotise !

PHILEMON, à part.

Il en convient du moins : j'admire sa franchise.

DURAND, avec complaisance.

Parlons de mon ouvrage encore, s'il vous plaît.

PHILEMON, à part.

Son ouvrage est fort bon !

DURAND.

Son ouvrage est fort bon ! S'il prend bien en effet,
Comme il faut l'espérer, croyez-vous qu'on me donne
Une pension ?

PHILEMON.

Une pension ? Oui, certainement & bonne.
(Bas.) (Haut.)
Il croit l'avoir. Pourvu qu'on fasse quelque bruit,
Une cabale prône, & la fortune suit.

DURAND, à part, avec le plus vif regret.

J'ai pu le soupçonner de n'aimer que lui-même !
(Il écoute.)

Réparons... Des chevaux ! mon chagrin est extrême.

(Haut, embrassant Philemon.)
Ah, mon aimable Émile !

PHILEMON.

Ah, mon aimable Émile ! Ah, mon cher Gouverneur !
(Il s'échappe de ses bras en faisant des efforts pour ne pas rire.)
Il me croit occupé de lui, de son bonheur.
En effet, je lui dois, on ne peut davantage :
Il m'a dicté vingt mots d'un antique langage !

DURAND, revenant & passant devant Philemon avec précipitation.

Votre oncle…

PHILEMON, POLIDOR, LE CHEVALIER, M FLORIMON.

LE CHEVALIER.

Votre oncle…Quel bonheur !

PHILEMON, avec affectation.

Votre oncle…Quel bonheur ! Quel plaisir de vous voir !
Le transport que je sens ne peut se concevoir.

Mad. FLORIMON, d'un ton moitié bavard, moitié important.

C'est moi, c'est pourtant moi qui l'ai vu la premiere :
C'est que rien ne m'échappe à moi pour l'ordinaire ;
Je vois tout.

POLIDOR.

Je vois tout.Laissez-moi respirer quelque tems.
Je presse sur mon sein, j'embrasse mes parens,
Je me vois dans leur bras après vingt ans d'absence ;
Je viens faire couler leurs jours dans l'opulence :

Ils peuvent de mes biens jouir avec honneur,
Puisqu'ils ne coûtent pas un reproche à mon cœur.
Quelle félicité pour une âme sensible !

MAD. FLORIMON.

Pour vous bien recevoir, je ferai l'impossible.
Voici l'appartement où vous allez loger ;
Il vous plaira ; c'est moi qui l'ai fait arranger :
Vous y pourrez trouver l'utile & l'agréable.
Jusques dans les détails je suis incomparable,
Et je prétends qu'ici vous fassiez tout par moi ;
Oui, vous m'admirerez, c'est le mot.

POLIDOR, IMPATIENTÉ PAR DEGRÉ.

Oui, vous m'admirerez, c'est le mot.Je le croi.

MADAME FLORIMON.

Je m'admire souvent moi-même, quand j'y pense,
Et je n'ai point d'orgueil.

POLIDOR.

Et je n'ai point d'orgueil.Je ne vois point Constance.

MADAME FLORIMON.

D'après mes bons conseils, elle sort dans l'instant,
Pour faire une visite aux sœurs de Clidamant
Qui depuis quelques jours est dans le ministere.
(D'un air mystérieux & capable.)
Vous saurez mes projets. Pour aujourd'hui, mon frere,

Pardon, si plusieurs fois j'entre, reviens & sors :
Il faut que je mette ordre au dedans, au dehors.
Vous êtes tout surpris de me voir cette tête ?

POLIDOR.

Oh, beaucoup !

Oh, beaucoup ! Vous verrez !

POLIDOR.

Oh, beaucoup ! Vous verrez ! Constance est belle, honnête :
Mes enfans, l'un de vous voit en elle sa sœur,
L'autre son épouse.

LE CHEVALIER, BAS À PHILEMON.

L'autre son épouse.Ah, s'il lisait dans mon cœur !...

PHILEMON, BAS AU CHEVALIER.

Un moment ; nous verrons ce que nous devons faire.

POLIDOR.

Mon ami, tu me plais sous l'habit militaire.

PHILEMON. (POUR CAPTIVER SON ONCLE,
CACHE SOUS UN AIR MOITIÉ FROID LA PRÉTENTION & L'IMPORTANCE.)

Il annonce l'amour de la célébrité ;
Il prouve qu'ennemi de l'inutilité,
On veut sacrifier ses jours à sa patrie.

POLIDOR, AVEC COMPLAISANCE.

Mon cher neveu, bien dit !

LE CHEVALIER, VIVEMENT.

Mon cher neveu, bien dit ! Ah, ma plus forte envie
Seroit de mériter un immortel laurier,
À travers les périls bravés par le Guerrier,

Et de le déposer aux genoux d'une belle !
L'hommage de mon cœur serait plus digne d'elle.

POLIDOR.

Qu'une pareille ardeur ne s'éteigne jamais !
J'aime à te voir former de si nobles projets.

PHILEMON.

Sans ces heureux élans point de gloire parfaite.
L'homme qui veut payer une servile dette,
En entrant malgré lui dans les sentiers de Mars,
Y rampe bassement, court les mêmes hasards,
Et meurt sans obtenir la plus foible couronne.
Il faut tout voir en grand dans les champs de Bellone.

POLIDOR, AVEC ADMIRATION.

Bravo !

MADAME FLORIMON, REVENANT VÎTE.

Bravo !C'est comme moi.

POLIDOR.

Bravo ! C'est comme moi.Eh ! ma sœur, entre nous,
Qu'ont à démêler Mars & Bellonne avec vous ?
Depuis quand avez-vous l'âme si militaire ?

MADAME FLORIMON, UN PEU DÉCONCERTÉE.

Parlez, parlez, j'ai là vraiment plus d'une affaire.
(Elle sort.)

POLIDOR.

Et toi, mon cher ami, toi, qui parle si bien,
À quoi t'occupes-tu, que fais-tu, dis ?

PHILEMON.

Àquoi t'occupes-tu, que fais-tu, dis ? Moi ? rien.

POLIDOR.

Tant pis, morbleu, tant pis ! Rien ! quoi, rien, à ton âge !

PHILEMON.

De grace, écoutez-moi...

POLIDOR, EN COLÈRE.

De grace, écoutez-moi...Non, tête-bleu ! j'enrage,
Moi, qui parcours les mers dès mes plus jeunes ans,
De voir le monde plein de lâche fainéans,
Qui veulent s'exempter de la tâche commune.

PHILEMON.

Mais, mon Oncle !...

POLIDOR.

Mais, mon Oncle !...Tais-toi, ce titre m'importune.
Sois bon à quelque chose, alors je t'avouerai.
Monsieur vit pour lui seul...

PHILEMON.

Monsieur vit pour lui seul...Quand je m'expliquerai
Vous saurez...

POLIDOR.

Vous saurez...N'est-ce pas bien employer sa vie !

PHILEMON.

(Bas.)(Haut.)
Comme un autre. Daignez m'écouter, je vous prie,
Un seul instant ; pour lors...

POLIDOR.

Un seul instant ; pour lors...Allons, je le veux bien ;

Mais ne me dites pas que vous ne faites rien.
Depuis l'instant heureux où l'homme raisonnable,
Sentit le doux besoin de servir son semblable,
Et forma les liens de la société,
Elle aime, elle chérit l'homme de probité
Qui lui rend à son tour les secours qu'il en tire,
Qui, ne le pouvant pas, tout au moins le desire ;
Elle méprise & voit d'un regard irrité,
Ces frêlons importuns, nés de l'oisiveté ;

Qui, sans fournir de fonds, prétendent au partage,
Et des travaux d'autrui se font un appanage.
Tout augmente l'horreur que pour eux je ressens.

PHILEMON.

Comme j'aime à vous voir ces nobles sentimens !
Mon cœur s'enorgueillit d'en avoir de semblables.
J'abhorre, comme vous, ces êtres méprisables,
Qui se font & l'objet & le centre de tout ;
Par leur système affreux ils me poussent à bout.
(Tirant Polidor à l'écart, & affectant un air modeste.)
Je n'ai pas toujours fait des recherches stériles ;
Et je rendrai, je crois, mes études utiles,
Si, remplissant jamais des postes importans,
Je puis aux malheureux consacrer mes momens…
Mais… sans fonds, point de charge…

POLIDOR, VIVEMENT.

Mais… sans fonds, point de charge…Il faut en chercher une. —
Mes enfants, je croirois n'avoir pas fait fortune,
Si je ne savois pas à propos m'en servir ;
Plus agréablement je ne puis en jouir,
Qu'en vous portant au bien. — Enfin, voyons mon Frere.

MADAME FLORIMON.

Oh ! l'éveiller n'est pas une petite affaire…
Et vous ne savez pas les manœuvres qu'il faut.
Il se croit mort, sitôt qu'on l'éveille en sursaut ;
Mais j'y réussirai. Vous conviendrez, j'espère,

Que dans cette maison, je suis très-nécessaire.
Qu'y feroit-on sans moi ? rien, ou tout iroit mal.

POLIDOR, s'impatientant toujours plus fort.

D'accord.

Madame FLORIMON.

D'accord.Je ris de voir l'indolente Orsonval,
Qui, fière de pincer sa harpe ou sa guitarre,
De danser, de chanter, se croit un talent rare,
Se croit dans l'Univers un être essentiel !

POLIDOR.

Elle a grand tort.

Madame FLORIMON.

Elle a grand tort.Sans doute, & mon dépit mortel
Naît de la voir toujours parler de son mérite,
Tandis que moi, moi, moi, jamais je ne me cite.

POLIDOR, éclatant.

Eh, têtebleu, ma Sœur, voyons donc Florimon !

Madame FLORIMON, étonnée.

Je ne m'emporte, moi, pour aucune raison.

PHILEMON, à part.

Nous parlerons vertu, puisqu'elle l'intéresse.

LE CHEVALIER, BAS À PHILEMON.

Voici l'instant heureux de servir ma tendresse.

POLIDOR, EMBRASSANT ENCORE SES NEVEUX.

Venez, mes chers amis. — Ah, puissent vos enfans,
Vous rendre quelque jour le plaisir que je sens !

FIN DU SECOND ACTE

Acte III

PHILEMON, ENSUITE DURAND.

PHILEMON.

Tout le monde se tait sur les biens de Constance :
Mauvais signe !... Je puis favoriser, je pense,
Les amours de mon frère. — Eh, mon Dieu, qu'avez-vous ?

DURAND, AVEC LE PLUS GRAND TROUBLE.

L'avez-vous vu ?

PHILEMON.

L'avez-vous vu ? Qui donc ?

DURAND.

L'avez-vous vu ? Qui donc ? Clermon. C'est fait de nous !
On le cherche par-tout de la part de son maître.

PHILEMON.

Qu'importe ?

DURAND.

Qu'importe ? Polidor vous a-t-il fait connoître ?...

PHILEMON.

Quoi ?

DURAND, COMME HÉSITANT.

Quoi ? Qu'il vous soupçonnât d'être un peu... personnel ?

PHILEMON, VIVEMENT, & VOULANT LE SAISIR.

Monsieur...

DURAND, S'ÉCHAPPANT.

Monsieur...Le voici. Paix !... Il est essentiel
Que je sois à l'affut.

PHILEMON, SEUL, PROFONDÉMENT.

Que je sois à l'affut.Tout ceci me chagrine !
Oh bien... Je n'aime pas, moi, que l'on me devine !
Divisons les soupçons à tout évènement.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Quel est l'homme qui sort ?

PHILEMON, reprenant le ton léger.

Quel est l'homme qui sort ? Antonius Durand,
Mon pédadogue.

POLIDOR.

Mon pédadogue.Il a le front atrabilaire.

PHILEMON.

C'est pourtant un bon homme, un plaisant caractère.
Alors qu'il entreprit notre éducation,
Ma mère lui promit certaine pension,
Dont il rêve toujours, dont il parle sans cesse.
Rien n'est plus juste ; il faut lui tenir la promesse
Dès qu'on le pourra.

POLIDOR.

Dès qu'on le pourra.J'aime à te voir bienfaisant.

PHILEMON.

Mais ce qui me paroît en lui divertissant,
C'est de voir comme il est franchement son idole.
Du moment qu'il pourra vous dire une parole,
Le Pédant vantera son érudition,
Il vous demandera sa chère pension.
Si vous le refusez, dans son dépit extrême,
Il vous accusera de vivre pour vous-même,
De ne songer qu'à vous. Il a fait, sans raison,
Un reproche pareil à toute la maison.

POLIDOR, DE L'AIR D'UN HOMME QUI A DES DOUTES.

Bien sans raison, dis vrai ?

PHILEMON, HÉSITANT.

Bien sans raison, dis vrai ? Mais…

POLIDOR.

Bien sans raison, dis vrai ? Mais…Point de mais, de grace.

PHILEMON.

Quoi ! vous voulez ?…

POLIDOR.

Quoi ! vous voulez ?…Je veux qu'on se mette à ma place,
Et qu'on m'aide du moins à placer mes bienfaits.

PHILEMON.

Dois-je de mes parens ?…

POLIDOR.

Dois-je de mes parens ?…Non, je te blâmerois
De noircir en public leurs mœurs, leur caractère ;
Mais avec moi tu dois écarter tout mystère :
Feindre avec ton ami, seroit un trop grand tort.

PHILEMON.

Mon oncle, en vérité, vous m'embarrassez fort.
Comment, vous desirez ?…

POLIDOR.

Comment, vous desirez ?...Je fais plus, je l'exige :
Ou confirme, ou détruis le soupçon qui m'afflige.
Quoi, je ne pourrois pas les rendre tous heureux,
Moi qui venois exprès !... Mon sort seroit affreux.

PHILEMON.

Pourquoi vous alarmer ? Par exemple, mon pere,
Pourvu qu'il dorme, mange, & pourvu qu'il digere,
Pourvu qu'il vive enfin, tout lui devient égal.
Durand l'en blâme ; moi, je n'y vois point de mal.

POLIDOR.

Cette oisiveté...

PHILEMON.

Cette oisiveté...Bon, que peut-il davantage ?
Veut-on lui reprocher les défauts de son âge,
Sur-tout lorsqu'il n'a point consumé ses beaux ans
À des riens, comme font les merveilleux du tems,
Qui, pour jouer un Wisth, dîner, souper en ville,

Pensent remplir au monde un rôle fort utile ?
(D'un ton sententieux.)
Quand près de cinquante ans l'on a servi son Roi,
On a, je crois, le droit de vivre en paix chez soi.

POLIDOR, SE CALMANT UN PEU.

Tu dis vrai ; mais...

PHILEMON.

Tu dis vrai ; mais…Durand blâme encore ma mere.
Vous avez remarqué quel est son caractère ?

POLIDOR.

Àpeu près : j'ai cru voir qu'elle aime à se citer.

PHILEMON.

Oh, oui ! tout lui paroît matière à se vanter ;
Et pour faire avec nous la femme essentielle,
Elle veut que sans cesse il soit question d'elle.
La chose est toute simple, & ne me surprend pas.
Toute femme qui voit éclipser ses appas,
D'un amour suranné qui craint le ridicule,
S'arrange avec le monde, en secret capitule :
Pour y tenir son coin & cacher son dépit,
Elle devient alors joueuse, ou bel esprit ;
De la dévotion affiche l'étalage,
Ou prend avec éclat les rênes du ménage. —
Eh bien, ce dernier rôle est, je crois, le meilleur
Pour celle qui le prend, surtout pour le bonheur
De ceux que le destin force à vivre avec elle.

POLIDOR.

L'on peut voir tout cela d'un autre œil.

PHILEMON.

L'on peut voir tout cela d'un autre œil.Bagatelle !
Sans mes soins, vous alliez vous chagriner pour rien.

(Appuyant.)
Quant à mon jeune frere, il lui reproche…

POLIDOR.

Quant à mon jeune frere, il lui reproche…Eh bien,
Quoi ?

PHILEMON.

Quoi ? Que pour s'avancer il desire la guerre ;
De sorte qu'il faudra voir ravager la terre,
Porter chez nos voisins la mort ou la terreur,
Pour procurer, dit-il, quelque grade à Monsieur. —
Ce desir d'illustrer son nom par la victoire,
D'aller à la fortune en se couvrant de gloire,
Vice qui fait d'un chef le fléau de l'État,
Devient une vertu dans le cœur d'un soldat.

POLIDOR.

Ta bonté, ton esprit prêtent à tout des charmes ;
Tu veux diminuer, je le vois, mes alarmes.
Sur mes gardes, pourtant, je n'en serai pas moins.

PHILEMON, FROIDEMENT.

Mais, pourquoi ?…

POLIDOR.

Mais, pourquoi ?…Je saurai récompenser tes soins.
Je veux lire un instant dans l'ame de Constance :

Je l'attends... La voici. Reviens en diligence
Dès qu'elle sortira. Tu sauras mes projets.

PHILEMON, à part, en sortant.

Ah ! Mons Durand voudroit démêler mes secrets !

CONSTANCE, POLIDOR.

POLIDOR. Il fait avancer des siéges.

(À part.)

Feignons, pour ménager un sexe trop sensible.

CONSTANCE, à part.

Cachons bien mon amour, s'il est encor possible.

POLIDOR.

Embrassez-moi, ma fille, une seconde fois.
Je crois voir mon ami, si-tôt que je la vois.
Asseyons-nous : Je veux vous consulter, Constance,
Sur une affaire : elle est de très-grande importance.
(Il la fait asseoir.)
Votre pere eut dessein d'unir nos deux maisons :
Vous daignâtes répondre à ses intentions...

CONSTANCE.

Oui, Monsieur ; à ses lois mon cœur toujours fidèle...

POLIDOR.

Un moment, s'il vous plaît : — La fortune cruelle
M'accable en ce moment du poids de ses revers ;
Tout mon bien a péri dans le trajet des mers ;
Mais le vôtre est sauvé…

CONSTANCE, AVEC TRANSPORT.

Mais le vôtre est sauvé…Je pourrai donc vous rendre
Les secours que mon pere obtint d'un ami tendre ;

Adoucir les destins de vous, de vos parens,
Dans le sein du bonheur faire couler vos ans…

POLIDOR.

J'accepte vos bienfaits, généreuse Constance !
Ordonnez maintenant de la reconnoissance.

CONSTANCE.

De la reconnoissance ! eh pourquoi, s'il vous plaît ?
Pour m'avoir procuré le bien le plus parfait,
(À part.)

Le bonheur d'être utile… À qui, grands Dieux !

POLIDOR.

Le bonheur d'être utile… À qui, grands Dieux ! Ma fille,
Vous allez en effet enrichir ma famille ;
Mais c'est par vos vertus plus que par votre bien.
Vous penserez toujours de même ?

CONSTANCE.

Vous penserez toujours de même ? Oh, oui !

POLIDOR.

Vous penserez toujours de même ? Oh, oui ! Quoi ! rien
Ne vous fera changer ?

CONSTANCE.

Ne vous fera changer ? Ah ! croyez, je vous prie !…

POLIDOR.

Vous penserez toujours que d'une main chérie
Nous pouvons accepter des bienfaits sans rougir ;
Qu'entre deux vrais amis celui qui peut jouir
Du bien de réparer un malheur respectable,
Étant le plus heureux est le plus redevable ?

CONSTANCE.

Peut-on avoir une âme, & penser autrement ?

POLIDOR, SE LEVANT AVEC JOIE.

Félicitez-moi donc, & sachez maintenant

Ce que je ne pourrois vous cacher dans la suite.
Votre fortune…

CONSTANCE.

Votre fortune…Eh bien ?

POLIDOR.

Votre fortune…Eh bien ? Un revers l'a détruite.

CONSTANCE, à part.

Chevalier, c'en est fait, je ne puis rien pour toi.

POLIDOR.

Auquel de mes Neveux donnez-vous votre foi ?
Que votre cœur choisisse ; & dans cette journée,
Vous nous appartenez par un doux hyménée.

CONSTANCE, dans le plus grand abattement.

Moi, Monsieur, que chez vous j'ôse donner des loix !
Je sais trop qui je suis & ce que je vous dois.

POLIDOR, fâché.

Ànos conventions, songez, je vous supplie ;
Oui, songez qu'un refus me fâche & m'humilie.
Je mérite, je crois, de faire des heureux.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'accablez pas, mortel trop généreux !
De toutes vos bontés & confuse & ravie,
Je veux vous devoir tout, & pour toute ma vie.
Choisissez mon époux, & décidez mon sort. —
(À part, en sortant.)
Son choix va me donner ou la vie ou la mort.

POLIDOR.

C’est assez. Pour répondre à votre confiance,
Croyez que ma raison va régler la balance.

J’ai d’un œil attentif observé mes neveux,
Et ce soir votre main est au plus vertueux.

(Il l’accompagne, & revient au devant de Philemon.)

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Sois heureux, mon ami, je te donne Constance ;
Elle est digne de toi ; mérite, esprit, naissance…

PHILEMON, à part.

Je suis trop bien instruit pour être son époux.

POLIDOR.

Tu balances, je crois ?

PHILEMON.

Tu balances, je crois ? Ce lien, quoique doux…

POLIDOR.

Sais-tu que je dois tout à son malheureux père ?

PHILEMON.

Soit ; mais je dois aussi quelque chose à mon frère.
Je ne puis ignorer que Constance lui plaît.
Souffrirai-je d’ailleurs que mon propre intérêt,

Au bonheur de mon frère oppose une barriere ?
Un cadet a besoin d'une riche héritière.

POLIDOR.

Constance n'a rien…

PHILEMON, à part.

Constance n'a rien…Bon.

POLIDOR.

Constance n'a rien… Bon.Mais ce soir, en signant,
Je prétends lui donner cent mille écus comptant.

PHILEMON, à part.

Ô Dieux !

POLIDOR.

Ô Dieux ! Puisque ton cœur vit dans l'indifférence,
Que ton frère a des mœurs, qu'il adore Constance,
Au gré de tes desirs il faut le rendre heureux.
Annonce-lui son sort : le plutôt vaut le mieux.
Cours.
(Il le pousse doucement vers la porte.)

PHILEMON, bas.

Cours.Qu'ai-je fait ! Cachons à quel point j'en enrage.
(Haut.)
D'honneur, je lui croyais un très-riche héritage.

POLIDOR.

Mais, ton front s'obscurcit ! as-tu quelque chagrin ?

PHILEMON, FEIGNANT DE VOULOIR SORTIR.

Laissez-moi taire un mal renfermé dans mon sein.

POLIDOR, L'ARRÊTANT.

Non, parle promptement, ton silence m'outrage.

PHILEMON.

J'aime à voir que mon cœur soit peint sur mon visage.
Si l'altération qui paroît dans mes traits
Me force à dévoiler le plus grand des secrets,
Elle prouve du moins aux yeux les plus rigides
Que je ne porte point de ces masques perfides,
Qui peignent ce qu'on veut, & non ce que l'on sent. —
Vous voulez donc savoir ?...

POLIDOR.

Vous voulez donc savoir ?...Sans doute, & dans l'instant.

PHILEMON.

N'allez pas m'enlever toute votre tendresse,
Quand je découvrirai l'excès de ma foiblesse.
Je la sens redoubler, à ne vous cacher rien,
En apprenant de vous que Constance est sans bien.
Pour un cœur délicat, la volupté suprême
Est de ne rien devoir à la beauté qu'on aime. —
Votre pupille...

POLIDOR.

Votre pupille…Eh bien !

PHILEMON.

Votre pupille…Eh bien ! Ses vertus, ses attraits
Dans mon âme avoient fait les plus tendres progrès,
Lorsque je démêlai les desirs de mon frère,
Et que je méditai le projet téméraire
De faire triompher l'amitié de l'amour.
Je m'étois du succès flatté jusqu'à ce jour.
Orgueilleux que j'étois, homme foible & vulgaire !
Le bonheur d'un rival (de quel rival, d'un frère)
Me cause en approchant le plus mortel chagrin.

POLIDOR, SOURIANT.

L'homme a cru triompher de l'homme : projet vain !

PHILEMON.

Vous avez voulu voir les replis de mon âme.

POLIDOR.

Mon cher, je puis encor récompenser ta flamme.

PHILEMON, SE RÉCRIANT.

Je mettrois à mon frère un poignard dans le sein !

POLIDOR.

Laisse à mon amitié le soin de son destin.
L'amour est à son âge une courte folie ;

Mais lorsqu'on aime au tien, c'est pour toute la vie.
Va, va, je m'y connois. Tout bien pesé, je croi
Qu'une femme sera plus heureuse avec toi.

PHILEMON.

Cette seule raison à vous céder m'engage.
Quant aux cent mille écus, je veux qu'on les partage
Entre mon frère & moi : j'insiste sur ce point.

POLIDOR.

En générosité tu ne me vaincras point.

PHILEMON.

(Bas.)(Haut.)
Parbleu, j'y compte bien ! Si l'aimable Constance
Trouve dans sa maison une agréable aisance ;
Si je puis noblement élever mes enfans,
Réunir à souper quelques honnêtes gens,
Réserver tous les mois une petite somme
Pour venir au secours de quelque galant homme,
Je ne desirerai jamais d'autre bonheur.
L'ambition ne peut se glisser dans mon cœur :
Les desirs modérés sont les trésors du Sage.

POLIDOR.

Tu me ravis, mon cher, en tenant ce langage.

LES PRÉCÉDENTS, DURANT, CLERMON.

CLERMON, s'échappant des mains de Durand, avec qui il se débattoit au fond du théâtre.

Je parlerai, vous dis-je. — Ouf ! Je vous trouve enfin :
En croyant l'abréger, j'ai manqué mon chemin.

POLIDOR.

Va dire là dedans qu'on appelle un notaire.

CLERMON.

Sachez vîte un secret que je ne dois plus taire.

DURAND, à part.

Dieux !

POLIDOR.

Dieux ! Tu me l'apprendras ; cours, obéis avant.

CLERMON.

Mais...

POLIDOR.

Mais...Fais ce qu'on te dit.

CLERMON.

Mais...Fais ce qu'on te dit.Je reviens dans l'instant.
(Il sort.)

DURAND, POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Toujours de grands secrets pour rien.

PHILEMON, BAS.

Toujours de grands secrets pour rien.Il me tracasse.

DURAND, À PART.

Profitons du moment, puisqu'il cède la place.
(Haut.)
Monsieur !...

POLIDOR.

Monsieur !...Que voulez-vous ?

DURAND.

Monsieur !...Que voulez-vous ? Quand Clermon reviendra
Ne vous affectez point de ce qu'il vous dira,
Et croyez-en plutôt le remords qui me presse,
De venir à vos pieds avouer ma foiblesse.

PHILEMON, BAS À LUI-MÊME.

Voyons.

POLIDOR.

Voyons.À quel sujet ?

DURAND.

Voyons.À quel sujet ? Voici la vérité.
Un moment de dépit & de vivacité

M'avoit fait soupçonner dans ce mortel unique
Des torts exagérés à votre Domestique :
J'ai cru qu'il m'empêchoit d'avoir ma pension,
Qu'il ne songeoit qu'à lui : je l'ai dit à Clermon…

PHILEMON, BAS À POLIDOR, AVEC FINESSE.

Eh… Vous l'ai-je dit ?

POLIDOR.

Eh… Vous l'ai-je dit ? Oui.

PHILEMON, À PART.

Eh… Vous l'ai-je dit ? Oui.Le traître !
(Il affecte un grand éclat de rire.)

POLIDOR.

Eh… Vous l'ai-je dit ? Oui.Le traître ! Est-il possible !
Quoi, vous riez !

PHILEMON.

Quoi, vous riez ! Mais oui. N'est-il pas bien risible
De m'avoir vu tantôt disciple bienfaisant,
Vous dire qu'il falloit récompenser Durand,
Et cela dans le tems qu'il payoit mes services,
En me gratifiant du plus affreux des vices ?

POLIDOR, EN COLÈRE.

Morbleu, je ne ris point… — S'il eut privé mon cœur
Du plaisir de t'aimer, de faire ton bonheur !…

PHILEMON.

Vous me faites frémir !

POLIDOR.

Vous me faites frémir ! Le monstre !

PHILEMON.

Vous me faites frémir ! Le monstre ! Il faut l'entendre.

DURAND.

Je l'accusois : soudain, ami sensible & tendre,

Monsieur m'a confondu par vingt traits généreux.
(En sanglottant.)
Il vouloit partager son bien entre nous deux.

PHILEMON, À PART.

Que j'ai bien fait !

DURAND.

Que j'ai bien fait ! Alors certain de son mérite,
J'ai volé vers Clermon, pour le détromper vîte ;
Il était reparti, ce malheureux valet.

POLIDOR.

Âme vile ! tramant le plus lâche projet,
Vous vouliez perdre, qui ? celui dont au contraire
Vous deviez au besoin être l'appui, le père !
Mais depuis qu'un Jacquet, un Heyduque, un Coureur,
Sont plus fêtés, chéris, que n'est un Précepteur,
Qu'on se fait de leur choix une plus grande affaire,
Le Sage, en s'éloignant, fait place au Mercenaire ;
Pour un bon Gouverneur, on voit cent plats Valets,
Livrer le fils au vice, & le père aux regrets.

LES PRÉCÉDENTS, CLERMON.

CLERMON, ACCOURANT & PRENANT SON MAÎTRE À PART.

Vous êtes obéi : Mais puis-je enfin vous dire ?...

POLIDOR.

Son air mystérieux à mon tour me fait rire.

CLERMON, ÉTONNÉ.

Àquel propos ?...

PHILEMON, SE MOQUANT.

Àquel propos ?...Un rien doit-il donc t'étonner ?
Je suis bien criminel : parle sans te gêner.
J'ai sur-tout le défaut de n'aimer que moi-même.
Tu vois, mon oncle en est dans un courroux extrême.

CLERMON.

Quoi, Monsieur, vous savez ?...

POLIDOR.

Quoi, Monsieur, vous savez ?...Sans doute.

DURAND.

Quoi, Monsieur, vous savez ?...Sans doute.J'ai tout dit.

CLERMON.

Je ne vois pas pourquoi cela vous réjouit.

PHILEMON, LE CARESSANT.

Clermon est bon enfant.

CLERMON.

Clermon est bon enfant.C'est trop de complaisance.

POLIDOR.

Oui, mais il croit toujours le mal de préférence.

CLERMON, À PART.

Je vois qu'il croit le bien encor plus aisément,
Et je tremble pour lui.

PHILEMON.

Et je tremble pour lui.Revenons à Durand.
L'aveu seul de ses torts mérite récompense.

DURAND, AVEC LE PLUS GRAND REPENTIR.

Je cherchois à lui nuire : un présent d'importance...

PHILEMON.

(À demi-voix.)

Paix. Songez qu'au secret tout doit vous engager.

POLIDOR.

Eh, voilà, mon ami, comme il faut obliger !
Je l'admire : chez lui je découvre sans cesse
Quelque trait lumineux de vertu, de sagesse.

DURAND.

Voilà les fruits heureux de l'éducation.

POLIDOR, à Clermon & Durand.

Laissez-nous.

CLERMON, se retirant avec inquiétude.

Laissez-nous.Je m'y perds.

DURAND, à part, prenant tout-à-coup un air gai.

Laissez-nous.Je m'y perds.J'aurai ma pension.
(Il sort.)

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Mon ami, tout ici me fait assez comprendre
Que mon cœur & le tien sont faits seuls pour s'entendre.

PHILEMON.

Je ne puis exprimer combien il est flatteur…

POLIDOR.

Point de remerciment ; j'ai ma part du bonheur.
À mes nobles projets viens que je t'associe :
Je suis encor d'un âge à servir ma patrie :
J'ai trois millions.

PHILEMON, BAS.

J'ai trois millions.Oh !

POLIDOR.

J'ai trois millions.Oh ! Quinze cents mille francs
Feront entre tes mains le sort de tes parents :
Avec le reste, moi, j'augmente ma fortune,
Et reviens la verser dans la caisse commune :
Nous ferons des heureux !

PHILEMON.

Nous ferons des heureux ! Voilà les biens réels !
Le plaisir réunit le commun des mortels ;
Les méchans, les pervers, sont unis par le crime ;
Et nos liens seront les vertus…

POLIDOR.

Et nos liens seront les vertus…Et l'estime !

PHILEMON, IRONIQUEMENT.

Du pouvoir des vertus je suis édifié.

POLIDOR.

J’embrasse avec transport mon cher associé. —
Oh, ça, te voilà donc un grave personnage,
Un chef ! Tremble en songeant à quoi ce titre engage :
Point d’Égoïsme, au moins.

PHILEMON.

Point d’Égoïsme, au moins.Mais, mon oncle, entre nous,
Par Égoïsme enfin, voyons, qu’entendez-vous ?

POLIDOR.

Peu masqué chez Durand, il n’est pas fort à craindre ;
Indolent chez ton pere, il ne le rend qu’à plaindre ;
Loin de nuire à ton frere, il nous laisse entrevoir
Que ce jeune Guerrier, exact à son devoir,
Sera toujours guidé par l’honneur ; chez ta mere,
Nous exciter à rire est tout ce qu’il peut faire,
Sur-tout quand nous l’aurons resserré tout-à-fait
Dans la futilité pour laquelle il est fait :
Mais l’Égoïsme affreux que poursuit ma colere
De tout tems enfanta les malheurs de la terre :
Sous cent dehors trompeurs, en vrai Caméléon,
II y verse à long traits son dangereux poison. —
De la société détruisant l’harmonie,
Il produit les procès, seme la zizanie ;
Désunit les époux, les parents, les amis,
Divise d’intérêt & le père & le fils. —
À la bourse il se joue avec les banqueroutes ;
Secondé par la fraude, il les enfante toutes ;

Et mettant à profit & la soif & la faim,
Sur la cherté qu'il cause il calcule son gain ; —
Chez Thémis, ses arrêts, dictés par l'opulence,
Changent en trébuchet la divine balance. —
À la suite des camps, le bonheur de l'État,
La gloire de son Prince, & les jours du soldat,
Rien... L'indignation fait place à la prudence !
Mes portraits déplairoient par trop de ressemblance.
Juge, & frémis sur-tout de l'horreur du tableau ;
Je peindrois des humains la honte & le fléau.

PHILEMON.

Quel monstre ! J'ignorois jusqu'à son existence.

POLIDOR.

Tant mieux, mon cher ami ; garde ton ignorance.
Viens partager nos biens, viens signer ton contrat :
De Constance assurons le bonheur & l'état.

Fin du troisiéme Acte.

Acte IV

MARTON, CLERMON.

CLERMON.

Marton, je suis chagrin.

MARTON.

Marton, je suis chagrin.Clermon, je suis chagrine.

CLERMON, AVEC INQUIÉTUDE VERS LA PORTE.

Que font-ils en secret dans la chambre voisine ?

MARTON.

J'ai vu certain Notaire…

CLERMON.

J'ai vu certain Notaire…Y seroit-il encor ?

MARTON.

Oui : je crains pour Constance.

CLERMON.

Oui : je crains pour Constance.Et moi pour Polidor.
Quand il n'a demandé tantôt son porte-feuille,
Si j'avois cru… Marton, je tremble qu'il ne veuille

S'en dessaisir… Pour qui ?… Si je pouvois r'avoir,
Pendant une minute ou deux, en mon pouvoir
Ce porte-feuille…

MARTON.

Ce porte-feuille…Eh bien ?

CLERMON.

Ce porte-feuille…Eh bien ? Sans prévenir mon maître
Je saurois lui donner le tems de bien connoître

Cet homme dangereux, qui nous trouble si fort.

MARTON.

Ah ! quel bonheur !

CLERMON.

Ah ! quel bonheur ! Oui, mais à moins d'un coup du sort…
Contre notre ennemi ne pourrois-tu rien faire ?

MARTON.

Pour redoubler l'ardeur de son jeune adversaire,
Je viens de lui prouver qu'on l'aime éperdument.

CLERMON.

Bien. Moi, je vais guetter Philemon & Durand.

MARTON.

Songe à ce porte-feuille, objet de tes alarmes.

CLERMON, REVENANT.

Va, va, que je le tienne, & je m'en fais des armes
Triomphantes. Marton, quel bonheur ! quel plaisir !
Si, servant Polidor au gré de mon desir,
Je démasquois… Suffit ; en serviteur fidele,
Je n'écouterai rien que mon cœur & mon zele.

MARTON, L'ARRÊTANT D'UN AIR ENGAGEANT.

Tu devrois bien, Clermon, me mettre du complot.

CLERMON.

Volontiers… Chut, on vient.

MARTON.

Volontiers… Chut, on vient.Je te joindrai bientôt.

MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à Constance, qui le fuit.

Craignez le désespoir de l'amant le plus tendre.

CONSTANCE.

Laissez-moi, je ne dois vous voir, ni vous entendre.

LE CHEVALIER.

Au moment où Marton, en m'ouvrant votre cœur,
A fait luire à mes yeux un rayon de bonheur…

CONSTANCE.

Ah ! ne redoublez pas mes regrets, mes alarmes !
Mes yeux, vous le voyez, se remplissent de larmes.
Évitez le malheur qui s'attache à mes pas ;
Plaignez-vous, plaignez-moi, mais ne m'accusez pas.
(hésitant.)
Pénétré du respect que Polidor inspire,
Mon cœur n'a pas ôsé tout haut le contredire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites frémir & pour vous & pour moi.

CONSTANCE.

Tout est perdu.

MARTON.

Tout est perdu.Cherchons quelque moyen.

CONSTANCE, AVEC DÉSESPOIR.

Tout est perdu.Cherchons quelque moyen.Eh quoi !

N’ai-je donc pas signé l’arrêt de mon supplice ?
Demain doit s’achever cet affreux sacrifice !
Comment concilier l’amour & le devoir ?
Que puis-je ?

LE CHEVALIER.

Que puis-je ? D’un seul mot ranimer mon espoir.
Pour désarmer le sort dont je suis la victime,
La vertu servira l’intérêt qui m’anime.
Je le jure à vos pieds ; oui !...

CONSTANCE.

Je le jure à vos pieds ; oui !...Relevez-vous.

MARTON, BAS, RETENANT LES AMANTS.

Je le jure à vos pieds ; oui !... Relevez-vous.Non.
Vous êtes bien, restez, j’aperçois Philemon.

LES PRÉCÉDENTS, PHILEMON.

CONSTANCE & LE CHEVALIER, À PART.

Dieux !

PHILEMON, SURPRIS.

Dieux ! Quoi !

MARTON, BAS, LES RETENANT ENCORE.

Dieux ! Quoi ! Mais, restez donc.

CONSTANCE.

Dieux ! Quoi ! Mais, restez donc.Je suis anéantie.

MARTON, BAS AU CHEVALIER.

Parlez, vous.

LE CHEVALIER, HAUT.

Parlez, vous.Décidez du bonheur de ma vie.

PHILEMON, À PART.

Oui dà,... mais ce n'est pas à son cœur que j'en veux.
Rentrons pour n'être pas ou dupe ou généreux.
(Il rentre sur la pointe des pieds.)

MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

MARTON, TRÈS-SURPRISE.

Il se sauve.

CONSTANCE.

Il se sauve.À ses yeux je suis déshonorée !
Que dira-t-on de moi ? Je meurs désespérée.

LE CHEVALIER.

Eh ! quoi ! vous me fuyez ?

MARTON, LE CHEVALIER.

MARTON, retenant le Chevalier.

Eh ! quoi ! vous me fuyez ? N'arrêtez point ses pas,
Elle va réfléchir, & vous n'y perdrez pas.

L'amour-propre saura décider votre amante ;
Et d'ailleurs, croyez-moi, toute femme prudente
D'un témoin indiscret ne fait point son époux :
Au moindre petit mot, il faudroit filer doux.
Prudence, amour, fierté, tout vous sert.

LE CHEVALIER.

Prudence, amour, fierté, tout vous sert.Tu me charmes !
Mais je ressens encor les plus vives allarmes.

MARTON.

Tout va bien. — Du récit de vos tendres chagrins
Allez intéresser parens, amis, voisins.
Bon ! commencez.
(Voyant M. Florimon.)

MARTON, LE CHEVALIER, FLORIMON.

FLORIMON, à la Cantonnade.

Bon ! commencez.Où fuir ? Vous me rompez la tête.
(Au Chevalier.)
Encore… Eh bien ! vas-tu me parler de la fête ?

LE CHEVALIER.

Mon père, je me meurs ; daignez me secourir.

FLORIMON.

Mourir si jeune ! Attends, je m'en vais revenir.

LE CHEVALIER.

Mon frère ne peut être heureux avec Constance :
Je l'adore, & mon cœur obtient la préférence ;
Sa bouche m'en a fait l'aveu le plus charmant.

FLORIMON.

Tu ne meurs que d'amour ! Ah ! tant mieux, mon enfant.
(Il veut sortir.)

LE CHEVALIER, l'arrête.

Nous brûlons d'une ardeur & si pure & si tendre !…

FLORIMON.

Mon café sera froid, je vais vite le prendre,
Et te donne en passant un conseil des meilleurs.

LE CHEVALIER.

Puissé-je vous devoir la fin de mes malheurs !

MARTON.

Voyons.

(Ils se réunissent pour écouter avec la plus grande attention.)

FLORIMON.

Voyons.N'entretiens plus d'un mal imaginaire
Les malheureux vieillards ; un Septuagénaire
Peut-il s'intéresser aux chagrins des amans ?
Il feroit ses beaux jours de leurs cruels tourmens !
Ne les compare pas à la funeste image
Que présente le tems aux hommes de mon âge ;
Ne les mets qu'à côté de nos privations,
(Vers la Cantonnade.)

Et juge. — Mon café…

MARTON, avec humeur.

Et juge. — Mon café…Belles conclusions !

MARTON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, sortant.

Je suis anéanti.

MARTON, de loin.

Je suis anéanti.Ne perdez point courage.
(Le Chevalier sort.)

MARTON, seule.

Que Philemon triomphe, & j'étouffe de rage !
Mais il faut l'observer… le voici qui revient.
(Elle se cache avec soin dans une coulisse.)

MARTON, PHILEMON.

PHILEMON, UN PORTE-FEUILLE À LA MAIN, REGARDANT AVANT D'ENTRER.

Les Amans sont sortis.

MARTON, À PART.

Les Amans sont sortis.Oh, oh, qu'est-ce qu'il tient ?

PHILEMON, SE JETANT DANS UN FAUTEUIL.

Quinze cents mille francs ! les voilà : quelle somme !
Il faut en convenir, le cher oncle est bonhomme.

MARTON, À PART.

Cherchons vîte Clermon. Le péril est pressant.
(Elle sort.)

PHILEMON, SEUL AVEC DÉPIT, APRÈS UN INSTANT DE RÉFLEXION, EN METTANT LE PORTE-FEUILLE SUR LA TABLE, AUPRÈS DE LAQUELLE IL S'ASSIED.

Les miens de ces billets connoissent le montant
À me solliciter chacun déjà s'empresse…
J'ai des principes sûrs. Oui, leur sort m'intéresse :
Le sang… l'humanité… Je m'en occupe fort. —
Mais je veux librement disposer de leur sort.
(Avec réflexion.)
Si par quelque détour qu'on ne pourroit connoître…
(Riant en voyant encor Durand.)

Il seroit bien plaisant que Monsieur mon cher Maître
Voulût imaginer un projet aujourd'hui
Dont le mauvais succès ne tombât que sur lui.
Il me sert si bien…

PHILEMON, DURAND.

DURAND, ACCOURANT.

Il me sert si bien…J'ai des grâces à vous rendre,
L'ouvrage fait grand bruit.

PHILEMON.

L'ouvrage fait grand bruit.Bon.

DURAND.

L'ouvrage fait grand bruit.Bon.Je viens d'en répandre
Cent exemplaires.

PHILEMON.

Cent exemplaires.Où ?

DURAND.

Cent exemplaires.Où ? Dans vingt cafés brillans.

PHILEMON, SE LÈVE & LUI MONTRE LE PORTE-FEUILLE QUI EST SUR LA TABLE.

Changeons de discours. J'ai quinze cents mille francs :
Vous savez à quel prix mon oncle me les laisse ?

DURAND, s'approche de la table, prend le porte-feuille & le regarde avec complaisance.

Oui.

PHILEMON.

Oui.Mes parens viendront me désoler sans cesse.
Je suis facile, moi, comme on dit, bon humain ;
Ils dépenseront tout ; puis j'aurai le chagrin
De les voir derechef manquer du nécessaire.
Je les connois.

DURAND.

Je les connois.Pas mal... Mais il pourroit se faire
Qu'on prévînt ce malheur ; & le tout pour leur bien.
(Rêvant.)
Attendez ; j'entrevois pour cela... tel moyen...

Les PRÉCÉDENS, MARTON, CLERMON.

MARTON, bas, conduisant Clermon au fond du théâtre.

Les voilà réunis.

(Elle rentre.)

DURAND, après avoir réfléchi.

Les voilà réunis.Tous les jours on égare
Des lettres, des billets... Oui, cela n'est pas rare.
Et j'ai vu mille gens dans un semblable cas.

CLERMON, à part.

Que diable trament-ils ? Suivons, je n'entends pas.

DURAND.

On peut rendre la chose & possible & croyable :
(En s'applaudissant.)
Comme je la conçois elle est très-vraisemblable.
Votre porte-feuille est sur cette table-là,
(Il remet le porte-feuille sur la table.)
Par exemple.

CLERMON.

Par exemple.Celui de Polidor ?... Oui dà !

DURAND.

Nous allons, nous venons, nous raisonnons ensemble.

CLERMON, à part.

Oh, quel bonheur !

DURAND.

Oh, quel bonheur ! Il est possible, ce me semble,
Que quelqu'un, en passant, dessus mette la main.

CLERMON, à part, & prenant le porte-feuille.

L'avis est bon.

DURAND.

L'avis est bon.Et puisqu'il décampe soudain.
(Clermon s'enfuit.)

DURAND, PHILEMON.

DURAND.

Nous dirons avoir vu quelqu'un en sentinelle.
De par Plaute, la scène est comique & nouvelle !
Répétons-la.

PHILEMON, à part, après avoir réfléchi.

Répétons-la.Le tour est indigne de moi :
Je ne veux pas risquer qu'on soupçonne ma foi.
(Haut, allant vers la table.)

Mon porte-feuille ?

DURAND.

Mon porte-feuille ? Eh bien ?

PHILEMON.

Mon porte-feuille ? Eh bien ? Il n'est plus là.

DURAND, après un sourire d'intelligence
prend un ton de prétention comme s'il répétoit.

Mon porte-feuille ? Eh bien ? Il n'est plus là.Peut-être
Vous l'a-t-on volé.

PHILEMON.

Vous l'a-t-on volé.Qui ?

DURAND.

Vous l'a-t-on volé.Qui ? Je soupçonne le traître
Qui passoit, repassoit.

PHILEMON.

Qui passoit, repassoit.Où donc ?

DURAND.

Qui passoit, repassoit.Où donc ? Là.

PHILEMON.

Qui passoit, repassoit.Où donc ? Là.Quand ?

DURAND.

Qui passoit, repassoit.Où donc ? Là.Quand ? Tantôt.

PHILEMON.

Eh ! que ne parliez vous ? Courons tout au plutôt.

DURAND.

(Bas.)(Haut.)
Bien. — Le voleur s'enfuit : il faut le faire pendre.

PHILEMON, EMBARRASSÉ.

Parlez-vous tout de bon ?

DURAND.

(Bas, d'un air d'intelligence.)

Parlez-vous tout de bon ? Sans doute. — Est-ce l'entendre ?

(Haut.)
Quelle horreur ! des filoux jusques dans les maisons !

PHILEMON, EN COLÈRE.

Avez-vous mes billets ? Expliquons-nous, voyons.

DURAND.

(Haut.)
Fi ! le voleur avoit une mauvaise mine.

(Bas.)
Il faut crier plus fort.

PHILEMON.

Il faut crier plus fort.Le traître m'assassine.

DURAND, BAS, AVEC FINESSE.

Pas mal : on vous croiroit tout de bon en courroux.

PHILEMON.

Mon trouble m'égaroit : je ne m'en prends qu'à vous :
Mes billets.
Mes billets.(Il le saisit.)

DURAND, HAUT.

Mes billets.Oh, ceci passe la raillerie !

PHILEMON.

Vous me les rendrez.

DURAND.

Vous me les rendrez.Ah ! vous m'étranglez, je crie !

PHILEMON.

Ils étoient dans vos mains : je n'écoute plus rien.

DURAND, APERCEVANT POLIDOR.

Votre oncle…

PHILEMON.

Votre oncle…Que lui dire ?

DURAND, S'ÉCHAPPANT.

Votre oncle…Que lui dire ? Ouf, il feignoit trop bien !

CLERMON, POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Je fuis le Chevalier : l'on dit qu'il se chagrine.
Eh ! morbleu, je le plains plus qu'il ne l'imagine !

CLERMON, À PART.

Tout est bien préparé.

POLIDOR.

Tout est bien préparé.Mais, toi, mon cher ami,
Qu'est-ce ? Tu me parois avoir quelque souci ?
J'ai contre tes chagrins un remède peut-être.

PHILEMON, DANS LA PLUS GRANDS AGITATION.

Souffrez que je vous quitte. Un scélérat, un traître
M'a ravi vos billets.

POLIDOR, SOURIANT AVEC BONTÉ.

M'a ravi vos billets.Les voici.

PHILEMON, AVEC TRANSPORT.

M'a ravi vos billets.Les voici.Quel bonheur !

CLERMON, À PART.

Nous verrons, nous verrons.

POLIDOR.

Nous verrons, nous verrons.Et voilà le voleur.

CLERMON, FIÈREMENT.

J'en tire vanité.

POLIDOR.

J'en tire vanité.Cet homme irréprochable
A pris mon porte-feuille, en passant, sur la table,
Croyant que je l'avois par mégarde oublié ;
Je le rapporte vîte à mon Associé ;
Mais qu'il soit plus soigneux.

PHILEMON.

Mais qu'il soit plus soigneux.Écoutez-moi, de grace.
Les billets étoient-là, j'étais à cette place :
Pourquoi ?...

CLERMON, VIVEMENT.

Pourquoi ?...Quand il s'agit, de Monsieur, de son bien,
Ma cervelle se monte, & ne respecte rien.
(Avec malignité.)
D'ailleurs vous discutiez une importante affaire :
En vous interrompant, j'aurois cru vous déplaire.
Rapportez à Monsieur quelques mots seulement
De ce que vous disiez en secret à Durand ;
Il va, j'en suis certain, admirer ma prudence.

PHILEMON, À PART.

Ce drôle m'interdit, & son ton d'insolence...

POLIDOR.

Te voilà tout confus ; conviens-en bonnement.
Tu n'y seras plus pris, n'est-ce pas ?

PHILEMON.

Tu n'y seras plus pris, n'est-ce pas ? Sûrement.

POLIDOR.

Va-t'en vîte traiter de la Charge importante
Dont nous parlions tantôt, cours remplir mon attente.
Je songe à ton bonheur, toi, fais celui des tiens.

PHILEMON, APRÈS AVOIR REGARDÉ DANS LE PORTE-FEUILLE.

Je vais m'en occuper. En dirigeant vos biens,
À nos conventions je songerai sans cesse.
Au lieu des goûts divers qu'inventa la mollesse,
Quand voudra-t-on se faire une félicité
De remplir les devoirs chers à l'humanité !

POLIDOR.

C'est parler en homme.

(Philemon sort.)

CLERMON, POLIDOR.

CLERMON, AVEC ATTENDRISSEMENT.

C'est parler en homme.Ah ! Monsieur !...

POLIDOR.

C'est parler en homme.Ah ! Monsieur !...Qu'as-tu ?

CLERMON.

C'est parler en homme.Ah ! Monsieur !...Qu'as-tu ? Je crains
Que l'on ne vous prépare ici bien des chagrins.

POLIDOR.

Quoi ! toujours soupçonneux !

CLERMON.

Quoi ! toujours soupçonneux ! Mon respectable Maître ;
J'ai fait parler Durand, & j'ai trop su connoître
Que Monsieur Philemon & l'espoir du profit

L’ont fait se démentir de ce qu’il m’avoit dit.

POLIDOR.

Philemon est honnête, & Durand est un lâche ;
Quant à vous, respectez…

CLERMON.

Quant à vous, respectez…Je sors.

POLIDOR, ATTENDRI.

Quant à vous, respectez…Je sors.Ce ton te fâche.
Ne l’impute, mon cher, qu’à ma vivacité.
Reviens ; tu peux parler en toute liberté.

CLERMON.

Votre Neveu, dit-on, trop habile à séduire,
À dépendre de lui pourroit bien vous réduire ;
C’est la crainte, Monsieur, de toute la Maison,
Des amis, des voisins ; interrogez Marton.

POLIDOR.

Mon ami, tu me fais une peine mortelle.

CLERMON.

Je ne le sens que trop, pardonnez à mon zèle.

POLIDOR.

Quoi ! Philemon seroit !… Comme il peint la candeur !
On dirait qu’elle-même habite dans son cœur.

Mais le vil imposteur qui, me parlant sans cesse
D'honneur & de franchise, eut la scélératesse
De me voler d'un trait seize cent mille francs,
Avoit tous les dehors encor plus séduisans.

CLERMON.

Je n'osois pas citer cet exemple ; & peut-être…

POLIDOR.

Je les garde avec soin tous les billets du traître,

Pour mieux me défier de tout le genre humain ;
Tu les vois sous mes yeux le soir & le matin.

CLERMON.

Àl'instant même.

POLIDOR.

Àl'instant même.Eh bien, tel est mon caractère !
De ma facilité je ne puis me défaire :
Non ; d'être défiant je n'ai pas le pouvoir.

CLERMON, à part.

Il sera corrigé, j'espère, dès ce soir.

POLIDOR.

Quoi ! mon neveu sorait !… Je frémis quand je pense
Que lorsque j'ai parlé de marier Constance,
Et de la lui donner avec cent mille écus,
Tout-à-coup interdit, embarrassé, confus,

Tantôt voulant servir ou supplanter son frère…
Mon ami, quel soupçon ! comme il me désespère !

CLERMON.

Ne croyez ni Durand, ni Philemon, ni moi ;
Vous pouvez éprouver…

POLIDOR, avec chagrin.

Vous pouvez éprouver…Je le sais comme toi :
Mais comptes-tu pour rien ce qu'il en coûte à feindre ?

CLERMON, à part.

Taisons-nous, de son cœur nous aurions trop à craindre ;
Mais j'aurai lieu, je crois, de me féliciter.

CLERMON, POLIDOR, CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE, accourant avec le plus grand trouble.

Ah ! Ciel !

POLIDOR.

Ah ! Ciel ! D'où naît ce trouble ?

CONSTANCE.

Ah ! Ciel ! D'où naît ce trouble ? On vient de l'arrêter.

POLIDOR.

Qui donc ?

CONSTANCE.

Qui donc ? Le Chevalier. Je ne saurois survivre
À ce coup.

POLIDOR.

Àce coup.Quel sujet ?

MARTON.

Àce coup.Quel sujet ? Durand a fait un livre
Très peu goûté, dit-on, par le Gouvernement.
On l'a voulu conduire en prison. À l'instant,
Monsieur le Chevalier a tiré son épée ;
L'Exempt scandalisé d'une telle équipée

Atrouvé le secret de le pétrifier,
En lui donnant à lire un morceau de papier.
De la prison enfin tous trois ont pris la route.

CONSTANCE.

Volez à son secours.

MARTON, à part.

Volez à son secours.L'orgueil est en déroute.

POLIDOR, pénétré.

Constance… Malgré vous je lis dans votre cœur.
Imprudent que je suis, j'ai fait votre malheur !…
Pourquoi de vos secrets m'avoir fait un mystère ?
Eh quoi ! ne suis-je pas votre ami, votre père ? —
Notre sort peut changer avant la fin du jour. —
Viens ; Clermon.

CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE.

Viens ; Clermon.L'on diroit qu'il connoît mon amour.
Quel malheur, si j'allois perdre encor son estime !

MARTON.

Faites toujours l'enfant ! l'amour est-il un crime ?

CONSTANCE, PRENANT L'ESSOR.

Au contraire, Marton ; je le vois, je le sens ;
Oui, la vertu lui doit ses plus nobles élans :
Il élève mon cœur au-dessus du vulgaire.
Je n'étois jusqu'ici qu'une Amante ordinaire ;

J'aimois le Chevalier, sans rien faire pour lui :
Je veux que par moi seule il soit libre aujourd'hui.
Qu'on connoisse mes feux, ou bien qu'on les ignore,
Peu m'importe, Marton, je sers ce que j'adore.
Tous les instans sont chers : viens, suis moi.

MARTON.

Tous les instans sont chers : viens, suis moi.Bon cela.
Le cœur en vain résiste, il faut en venir là.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

LE CHEVALIER, À MARTON.

Tout est perdu.Cherchons quelque moyen.

MARTON.

Tout est perdu.Cherchons quelque moyen.Pourquoi ?
Madame veut se perdre ; il faut la laisser faire.
(À Constance.)
Vous aurez un Époux qui ne pourra vous plaire ;
Vous passerez les jours & les nuits dans les pleurs ;
Le dépit, le regret aigriront vos malheurs :
Mais toutes ces horreurs ne sont que bagatelle :
La sotte vanité, fière & contente d'elle,
Vous dira que ce trait, grand, sublime, divin,
Vous élève au-dessus du sexe féminin :
N'est-ce rien ? Oh que si ! plus qu'on ne l'imagine.

LE CHEVALIER.

Ah, ne l'accable pas !

CONSTANCE.

Ah, ne l'accable pas ! Ce discours m'assassine.
Cruels, respectez donc mes maux & mon devoir.
Que puis-je ?

LE CHEVALIER.

Que puis-je ? D'un seul mot ranimer mon espoir, &c.

Je connois notre cœur ; l'amour-propre est son guide ;
À nos tendres penchans sans réserve il préside :

Il nous force à brûler d'abord d'un feu discret,
Ou nous laisse avouer — bien bas — notre secret ;
Mais, dès que les jaloux ont vu clair dans notre âme,

L’amour-propre lui même exalte notre flâme :
De Tyran qu’il étoit, c’est un Dieu bienfaisant,
Qui plaide mieux que nous la cause d’un Amant ;
Il nous prouve qu’un goût est à peine excusable,
Mais qu’un amour extrême est toujours respectable.
Dieu sait comme à vingt ans l’on goûte la leçon,
Comme on vise à l’estime !

LE CHEVALIER.

Comme on vise à l’estime ! Ah, ma chère Marton !...

MARTON.

C’est à ce point qu’en est justement votre Amante ;
Et d’ailleurs, croyez-moi, &c.

Acte V

POLIDOR, FLORIMON.

POLIDOR, AVEC IMPATIENCE.

Eh, courez donc, morbleu.

FLORIMON.

Eh, courez donc, morbleu.Toujours venir, aller.

POLIDOR.

Philemon... Le perfide !... On vient de l’exiler ;
Et pour comble de maux, il est inexcusable :

J’ai lu cette brochure, elle est abominable.

FLORIMON.

Pourquoi faut-il ici que tout roule sur moi ?
Qu’on ne puisse pas vivre un seul instant pour soi.

POLIDOR.

Et de plus…

FLORIMON, avec une petite humeur.

Et de plus…Je sais tout, & pour comble de peine,
Je l’apprends à l’instant de ma méridienne :
Je ne pourrai dormir peut-être que ce soir.

POLIDOR

Pour Philemon, il part, mais cherchons à ravoir
Le Chevalier.

FLORIMON, appellant.

Le Chevalier.Eh !

POLIDOR, avançant une chaise.

Le Chevalier.Eh ! Qu’est-ce ? Il vous faut une chaise ?
La voilà. Concertons…

FLORIMON, s’agitant.

La voilà. Concertons…Je suis mal à mon aise.
Eh !

POLIDOR.

Eh ! Que vous manque-t-il ?

FLORIMON.

Eh ! Que vous manque-t-il ? Un fauteuil.

POLIDOR.

Eh ! Que vous manque-t-il ? Un fauteuil.Le voilà.
Nous n'avons pas besoin de vos gens pour cela.

FLORIMON.

Quoi ! Vous ne craignez pas d'échauffer votre bile ?
Vous vous fatiguez trop.

POLIDOR.

Vous vous fatiguez trop.Non, non, soyez tranquille.
Avec votre sang-froid vous vous moquez, je croi.

FLORIMON.

Qu'on ne puisse pas vivre un seul instant pour soi !

POLIDOR.

Vous aimez vos enfans ?

FLORIMON.

Vous aimez vos enfans ? Vraiment oui, je les aime ;

Je ne le sens que trop à mon chagrin extrême :
Ils me feront mourir, sur-tout cet imprudent,

Qui va mal-à-propos défendre son Durand.
Voyons. — Rêvez pour moi. — Que faut-il que je fasse ?

POLIDOR.

Pour lui, chez le Ministre, aller demander grâce.

FLORIMON, se recriant.

Chez le Ministre ! Il loge au bout de l'Univers :
Il fait, vous le savez, le plus dur des hivers.

POLIDOR.

Je vous ai vu jadis avoir un cœur sensible.
Pour un enfant chéri faites donc l'impossible. —
Morbleu, si je pouvois moi seul le secourir,
Voudrois-je partager avec vous ce plaisir !

FLORIMON.

Pour une fluxion, heureux si j'en suis quitte !
Ô nature, nature !... Eh, qu'on m'habille !

POLIDOR.

Ônature, nature !... Eh, qu'on m'habille ! Vîte.

Les PRÉCÉDENS, DOMESTIQUES qui se présentent avec le juste-au-corps de Florimon, M FLORIMON.

Madame FLORIMON.

Je sors pour un instant, & tout va mal ici...
Mon mari qu'on habille ! ah, grands Dieux, qu'est ceci ?

(Elle renvoie les Domestiques.)

POLIDOR.

Àl'autre.

MADAME FLORIMON, À SON MARI.

Àl'autre.Y pensez-vous ! eh, que voulez-vous faire ?

FLORIMON.

Moi ? rien, si je pouvois.

MADAME FLORIMON.

Moi ? rien, si je pouvois.Pourquoi donc !

FLORIMON.

Moi ? rien, si je pouvois.Pourquoi donc ! C'est mon frère.
Qui prétend que je dois… aller… courir… venir…
Ô Dieux, quelle fatigue !

(IL RETOMBE SUR SON FAUTEUIL.)

MADAME FLORIMON.

Ô Dieux, quelle fatigue ! Il vous fera mourir.
(À Polidor.)
De vos bontés pour nous c'est une preuve claire :
Fatiguer mon mari, lui qui ne peut rien faire !…

FLORIMON.

Vraiment non.

(Il s'endort peu-à-peu.)

Madame FLORIMON.

Vraiment non.Me réduire à ne faire plus rien,
Moi ? vraiment, tout ici s'en trouveroit très-bien !
Témoin le Chevalier & sa triste aventure.
Je le délivrerai.

POLIDOR.

Je le délivrerai.Vous, ma sœur ?

Madame FLORIMON.

Je le délivrerai.Vous, ma sœur ? J'en suis sûre.

(Avec un peu de bavardage.)

Il est mon vrai portrait ; tout le monde le dit.
Qu'il m'a coûté de soins quand il était petit !
Les meres rarement se donnent tant de peine.
Mais moi…

POLIDOR.

Mais moi…Ramenez-vous sans cesse sur la scène ;
Parlez-nous bien de vous, de vous, & puis de vous.

Madame FLORIMON.

Moi ! quelle fausseté !

POLIDOR.

Moi ! quelle fausseté ! Vous vous moquez de nous.
Ne vous citez-vous pas depuis une heure entière ?

MADAME FLORIMON.

C'est me calomnier d'une étrange manière.

POLIDOR.

Le moyen d'y tenir ! Voilà l'autre qui dort.

MADAME FLORIMON.

C'est qu'il compte sur moi.

POLIDOR.

C'est qu'il compte sur moi.Le trait est par trop fort.

Puisque vous le voulez, agissez donc, Madame.
(Avec le plus grand dépit.)
Elle exalte sa tête, & point du tout son ame.
Quelles gens ! quel pays ! J'irai chercher des lieux
Où l'on ait du plaisir à faire des heureux.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, LE CHEVALIER, CLERMON, MARTON.

MARTON & CLERMON, ACCOURANT.

Monsieur le Chevalier !

MADAME FLORIMON.

Monsieur le Chevalier ! Ah, que je suis charmée !

POLIDOR.

C’est lui !

MADAME FLORIMON.

C’est lui ! Chez le Ministre il m’aura reclamée.

LE CHEVALIER.

Ne plaignez plus mon sort ; non, j’en suis trop flatté.
Si vous saviez à qui je dois ma liberté !

MADAME FLORIMON.

Àmoi, sans contredit.

LE CHEVALIER.

Àmoi, sans contredit.À l’aimable Constance.
Elle a pressé, prié, mais avec tant d’instance,
Les sœurs de Clidamant, ses enfans, ses amis

Qu’en ma faveur ses soins les ont tous réunis. —
Eh, qui saura fixer la faveur sur ses traces,
Si ce n’est la Vertu sous la forme des Grâces !

POLIDOR.

Comment nous acquitter ?

CONSTANCE, MODESTEMENT.

Comment nous acquitter ? En lisant dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, y lisez-vous l'excès de mon bonheur ?

POLIDOR, VIVEMENT À CLERMON.

Le Notaire… Il attend dans la chambre prochaine.

FLORIMON, S'ÉVEILLANT, AU CHEVALIER.

Ah, te voilà, tant mieux ! J'ai bien eu de la peine.
Ah ça… Pour Philemon, vous savez, entre nous,
Que je ne puis agir… Je m'en rapporte à vous :
Voyez, arrangez tout pour le mieux, je vous prie :
Je sens bien qu'il y va du bonheur de ma vie…
Je vais me retirer tranquillement chez moi. —
Qu'on ne puisse pas vivre un seul instant pour soi !
(Il sort.)

LES MÊMES, EXCEPTÉ FLORIMON.

LE CHEVALIER.

Quel triste événement vient altérer ma joie ?
Philemon, m'a-t-on dit, au malheur est en proie.
Mon oncle, est-il bien vrai ? Mon frère…

POLIDOR.

Mon oncle, est-il bien vrai ? Mon frère…Est exilé.

MAD. FLORIMON.

Exilé ?

POLIDOR.

Exilé ?Pour son Livre.

MADAME FLORIMON.

Exilé ? Pour son Livre.Il sera rappellé.
J'ai du crédit.

POLIDOR.

J'ai du crédit.Beaucoup.

MADAME FLORIMON.

J'ai du crédit.Beaucoup.Laissez, laissez-moi faire,
J'arrangerai cela… Vous sentez bien, mon frere…
Qu'ayant connu les sœurs du Ministre au Couvent,
Le Chevalier me doit son élargissement.
On rend, vous le voyez, justice à mon mérite.
Je vais pour Philemon solliciter bien vîte.
(Elle sort.)

POLIDOR, CONSTANCE, LE CHEVALIER, LE NOTAIRE, CLERMON.

POLIDOR.

Nous vous attendions tous. Pourrons-nous, sans éclat,
Trouver moyen, Monsieur, d'annuller le contrat

De Philemon.

LE NOTAIRE.

De Philemon.Monsieur, il faut, au préalable,
L'aveu des Accordés, sans quoi rien n'est faisable.

Madame le veut bien ; mais Monsieur Philemon
Sur cet article-là n'entendra pas raison.

POLIDOR.

Peut-il nous résister ? Son exil… Il l'ignore,
Mais…

LE NOTAIRE.

Mais…Il peut, le sachant, vous résister encore ;
Croyez-moi, vous n'avez qu'un parti, la douceur.

POLIDOR.

La douceur !

LE NOTAIRE.

La douceur ! Il faudroit le prier.

LE CHEVALIER.

La douceur ! Il faudroit le prier.De grand cœur.

LE NOTAIRE.

Le dédommager…

POLIDOR.

Le dédommager…Qui ? Philemon ?

LE NOTAIRE.

Le dédommager…Qui ? Philemon ? S'il l'exige.

POLIDOR.

Si je n'étouffe point, ma foi, c'est un prodige !
Des dédommagements après ce que j'ai fait !
Le traître !... Si, pour prix d'un signalé bienfait,
Il poussoit à ce point & l'audace & le crime !...
Tout sert à redoubler le courroux qui m'anime.
Sachons s'il a le front...

CONSTANCE.

Sachons s'il a le front...Il porte ici ses pas.

POLIDOR, DANS LA PLUS GRANDE AGITATION.

Qu'il vienne ! Je veux voir...

LE CHEVALIER.

Qu'il vienne ! Je veux voir...Non, qu'il n'approche pas.
Mon Oncle, la colere agite trop votre ame ;
Dans un instant plus calme il vous fera...

POLIDOR.

Dans un instant plus calme il vous fera...L'infâme !
J'en mourrai, je le sens. Combien il est cruel !...

LE CHEVALIER.

Nous ne souffrirons pas...

CONSTANCE, L'ENTRAÎNANT.

Nous ne souffrirons pas...Venez, Monsieur.

POLIDOR.

Nous ne souffrirons pas…Venez, Monsieur.Ô Ciel !…
Oui, je sors un instant ; la fureur est trop prompte,
Et je veux de sang-froid l'accabler de sa honte.

PHILEMON, SEUL.

De Durand me voilà défait bien plaisamment ;
Il ne me nuira pas, grace au Gouvernement.
(Avec une feinte douleur.)
Je suis vraiment fâché que, par étourderie,
Mon frère à son pédant serve de compagnie. —
Dans le tems qu'on s'occupe à le faire sortir,
À sa maîtresse, moi, je travaille à m'unir :
J'achette de sa dot une terre jolie,
Aux portes de Paris, mais seulement à vie.

Ensuite, pour jouir d'un plus gros revenu,
Je placerai beaucoup, beaucoup à fond perdu.
(Ricanant.)

Mes enfants ?… Je n'ai pas l'honneur de les connoître.

(Il se jette dans un fauteuil.)
À la Cour maintenant daignerois-je paroître ?
Ou, Roi dans mon Palais, entouré de mes gens,
Feindrai-je d'insulter aux soins des Courtisans ?
Non ; il faut une Charge. Oui, mais il m'en faut une
Qui rapporte beaucoup, qui, sans être importune,
Soumette tout un Peuple à mes caprices vains,
Et donne parfois l'air de servir les humains. —
(D'un air froid & réfléchi.)

Voilà, pour être heureux, ce qu'un Sage peut faire…
Oui, c'est à peu près tout.

PHILEMON, POLIDOR.
CONSTANCE, LE CHEVALIER, MARTON, CLERMON, DURAND, restent au fond du Théâtre, & approchent doucement à mesure que la conversation s'échauffe entre Philemon & Polidor.

POLIDOR entend le dernier vers, & dit d'un ton sec & profond.

Oui, c'est à peu près tout.La fortune légère
A souvent des revers pour les cœurs vicieux.

PHILEMON.

Pensez-vous ?…

POLIDOR.

Pensez-vous ?…Tout concourt à dessiller mes yeux.
Ces éloges outrés que, d'un ton emphatique
Vous donnez aux vertus, l'homme qui les pratique,
Loin d'affecter d'en faire un éloge éternel,
En secret, dans son cœur, leur élève un autel :
Votre art à démêler des vices dans les autres,
À les mettre en avant pour mieux cacher les vôtres ;
Ce Livre dangereux, cet ouvrage pervers,
Qui jeta votre frere & Durand dans les fers…

PHILEMON.

Il n'est pas de moi…

POLIDOR.

Il n'est pas de moi…Vois à quoi le vice engage.
Il te force à rougir même de ton ouvrage.
L'Imprimeur a parlé.

PHILEMON, à part.

L'Imprimeur a parlé.Je n'en puis revenir.

POLIDOR.

Pour son propre intérêt il devoit te trahir.
Pourquoi faire à Durand un présent si nuisible ?

PHILEMON.

Hélas ! il faut s'en prendre à mon cœur trop sensible.
Hors mon ouvrage, alors je ne possédois rien ;
Je gémissois de voir mon Précepteur sans bien ;
Il fut, me suis-je dit, l'appui de ma jeunesse ;
C'est à moi désormais d'étayer sa vieillesse.

POLIDOR.

Étayer sa vieillesse ! Eh comment ! Juste Ciel !
En mettant sous son nom un Livre plein de fiel ;

Enfant né du dépit, plutôt que de l'étude,
Publié par l'orgueil & par l'inquiétude,
Où l'esprit de parti s'obstine à rejetter
Tout ce qu'il n'a pas eu la gloire d'inventer ;
Où, donnant des conseils dictés par l'infamie,
Vous offrez les moyens d'opprimer la patrie.

PHILEMON.

On veut se faire un sort… on cherche un protecteur.

POLIDOR.

Eh ! quel mortel auroit assez peu de pudeur
Pour avouer l'Auteur d'un misérable livre
Où l'Égoïsme est peint comme un système à suivre ?
De ce principe affreux conçois-tu les effets ?
Il arme contre toi femme, enfans & valets.
Que dis-je ? l'univers ! Ton Livre est son excuse. —
Le foible, pour te perdre, a recours à la ruse ;
Le puissant, aguerri par vingt crimes divers,
Pour usurper tes biens, te jette dans les fers,
Et la Société, par degrés corrompue,
Elle qui fût jadis à ton secours venue,
Sur l'intérêt du jour décide de ton sort,
Et te force à gémir sous la loi du plus fort.
Vingt brigands réunis, d'après ton bel ouvrage,
Pourront soumettre un peuple au joug de l'esclavage.
Ton Livre à chaque mot distille le poison.
Qui t'a donc conseillé d'écrire ?

PHILEMON, FIÈREMENT.

Qui t'a donc conseillé d'écrire ? Ma raison.

POLIDOR, IRONIQUEMENT.

Fort bien : votre raison vous est très-favorable ;
L'exil en est le prix.

PHILEMON.

L'exil en est le prix.Oh malheur qui m'accable !

(À part.)
Cet exil si cruel pour les hommes communs,
Me fait rompre à la fois vingt liens importuns,
Et je pourrai tout seul jouir de ma richesse.
(Haut.)

Plus de frein. — Vous voyez l'excès de ma tristesse.

Ah !

POLIDOR.

Ah ! Je reprends les soins dont mon cœur vous chargeoit.

PHILEMON.

Douleur trop vive ! Adieu.

(Il veut sortir.)

POLIDOR, l'arrêtant.

Douleur trop vive ! Adieu.Mes billets, s'il vous plaît.

PHILEMON.

Un mortel qu'on arrache au sein de sa patrie,
A besoin, pour traîner une importune vie…

POLIDOR.

Quoi ! vous auriez le front de vous approprier
Le dépôt qu'en vos mains je daignai confier ?
Je vous l'avois remis pour rendre heureux mon frère,
Votre mere, Constance à qui je sers de pere.
Que dira-t-on de vous ?

PHILEMON.

Que dira-t-on de vous ? L'opinion d'autrui
Au Sage importe peu, s'il est bien avec lui.
Au sein de la vertu mon ame est fort tranquille.

POLIDOR.

Ta vertu disparoît devant tout vice utile. —
Et la dot de Constance, en quatorze billets,
Va-t-elle avoir le sort de mes autres effets ?
Allez-vous la garder ?

PHILEMON.

Allez-vous la garder ? Du moins je l'imagine.
Un bon contrat m'unit avec votre orpheline.
J'aime qu'on soit fidèle à ses engagemens.
Je soutiendrai mes droits vivement & long-tems.

POLIDOR.

Le bourreau me ferait haïr la bienfaisance !

MARTON, BAS À CLERMON.

Il est furieux…

CLERMON, BAS.

Il est furieux…Bon ! le dénouement avance.

POLIDOR.

Un bienfaiteur réduit à disputer son bien !

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! de votre cœur ne puis-je obtenir rien ?

POLIDOR.

Le traître ! De quel front ! avec quelle imposture,
De l'Égoïsme il m'a demandé la peinture !
Qui pouvoit mieux que toi nous en tracer l'horreur ;
Le monstre n'est-il pas tout entier dans ton cœur ?

PHILEMON.

Je suis las d'essuyer un injuste murmure.
Que me reproche-t-on ? l'instinct de la nature ?
C'est d'après ses leçons, ses mouvemens secrets
Que tout être vivant songe à ses intérêts ?
Voyez ces gens de bien, crus tels sur leur parole ;
L'intérêt personnel est leur unique idole,
Sous les noms de vertu, d'humanité, d'honneur,
Il sait s'envelopper d'un voile séducteur. —
La politesse n'est que le désir de plaire. —
(Regardant son frère.)

La bravoure, l'honneur, sont chez le militaire

La dévorante soif d'un prompt avancement.
(Regardant Constance.)
Les élans, les transports d'un cœur reconnoissant
Sont l'art de mendier des secours plus utiles.
(Ricannant.)
Je pense voir partout des débiteurs habiles,
Qui devant peu d'abord, ont soin de s'acquitter

Pour acquérir le droit de beaucoup emprunter.
(À Polidor.)
Parcourez avec moi chaque état de la vie :
Toujours quelque intérêt à la vertu s'allie. —
Vous-même descendez au fond de votre cœur…

POLIDOR, SURPRIS.

Moi ?

PHILEMON.

Moi ? Mais oui. Si pour vous il n'étoit pas flatteur
D'être entouré de gens qui vous soient redevables,
Si vous croyant par-là plus grand que vos semblables,
Vous ne préfériez pas à vos biens ce plaisir,
Vous vous fussiez gardé de vous en dessaisir.

POLIDOR, MODESTEMENT.

Si l'ardeur que je montre à rendre un bon office,
À d'austères censeurs pouvoit paraître un vice,
Avec quelque indulgence, il doit être traité,
Puisqu'il tourne au profit de la société. —
Comparez nos deux cœurs, & décidez vous-même
Si nous nous conduisons par un pareil système. —

PHILEMON.

Vous triomphez ! Je veux vous prouver aujourd'hui
Que je sais m'immoler à l'intérêt d'autrui.
Je renonce à mes droits, à Constance, à ma flâme ;
Oui, j'annule un contrat encor cher à mon âme.
Mais j'exige.

POLIDOR.

Mais j'exige.Monsieur exige.

PHILEMON.

Mais j'exige.Monsieur exige.Un bon écrit
Dans lequel il sera très-formellement dit :
« Que puisque je renonce à la main de Constance,
« À tous les droits qu'ici me donne ma naissance,
« Mon cher Oncle consent à ne rien répéter
« Sur les Billets que j'ai. »

CLERMON, à part, à Polidor.

« Sur les Billets que j'ai. » Bon ! Daignez m'écouter.

POLIDOR, le repoussant.

Tais toi !

CONSTANCE, à Polidor.

Tais toi ! Je vous connois : votre ame bienfaisante
Voudra tout immoler au bonheur d'une amante.
Un si grand sacrifice affligeroit mon cœur.
Trop heureuse déjà d'échapper à Monsieur,
J'attendrai sous vos yeux qu'un tems plus favorable
Unisse mon destin à l'Amant tendre, aimable,
Qui, par mille vertus, est digne de mon choix.

CLERMON, bas à Polidor, l'entraînant.

Qu'à l'écart je vous parle ; il le faut, je le dois.

LE CHEVALIER.

Certain de votre cœur, adorable Constance,
Votre amant attendra la main sans défiance ;
Et si je vous mérite en servant mon pays,
Voilà de mes travaux & l'objet & le prix.

POLIDOR, BAS À CLERMON.

Quoi ! dans le porte-feuille…

CLERMON, BAS.

Quoi ! dans le porte-feuille…Avant de vous le rendre
Tout était fait. Cent fois j'ai voulu vous l'apprendre,
Mais mon zèle craignoit… jusques à votre cœur.
(Il lui remet les Billets.)
Voilà les bons : il n'a que ceux de l'imposteur.

POLIDOR, BAS À CLERMON.

Je devrois te gronder & condamner ta ruse,
Mais je ne le saurois, le motif nous excuse.

PHILEMON.

Décidez-vous, enfin ! Je suis maître de tout,
Et vous hésitez ?

POLIDOR, AVEC UN RESTE DE BONTÉ.

Et vous hésitez ? Crains de me pousser à bout.
Rentre dans le devoir.

PHILEMON.

Rentre dans le devoir.Bon ! il est trop stérile ;
Le bien seul réunit l'agréable & l'utile.
Grâce au mien, désormais Cosmopolite heureux,
J'ai le choix des climats, des honneurs & des Dieux.
Je vais faire escompter…

POLIDOR, LE RAMÈNE AVEC FORCE.

Je vais faire escompter…Tremble ! ton imprudence
A de mon cœur enfin lassé la patience :
Trouve ton châtiment dans l'objet de tes vœux.
Tes Billets sans valeur, viennent d'un malheureux
Qui sacrifia tout au motif qui t'entraîne.
Ton semblable me venge & satisfait ma haine.

PHILEMON, ANÉANTI.

Comment, que dites-vous ? Ces Billets au Porteur…

POLIDOR.

Ils sont bien précieux : ils démasquent ton cœur.
Va, dépouille avec nous toute ombre d'artifice ;
De tes droits prétendus signe le sacrifice.
Sans ressource aujourd'hui, sans crédit & sans bien,
Tu conçois qu'en plaidant tu ne gagnerois rien :
Fuis, & de ton destin laisse-moi seul l'arbitre ;
Tu le dois, tu le peux, & même à plus d'un titre.
Je veillerai sur toi par mes correspondans.

LE CHEVALIER, EMBRASSANT SON ONCLE.

Ah ! je vous reconnois à de tels sentimens.

DURAND, à Philemon, d'un ton pédant.

Je vous l'avois prédit ; &, dans votre jeune âge,
Tout en lisant Sénèque…

POLIDOR.

Tout en lisant Sénèque…Oh ! tout ce verbiage

N'est que pour en venir à votre pension !
Vous l'aurez, comptez-y ; mais à condition
Que vous suivrez ses pas : n'est-il pas votre ouvrage ?

DURAND.

Per Jovem !

POLIDOR.

Per Jovem ! Je ne puis vous punir davantage.

PHILEMON, après s'être remis peu à peu.

Mon Oncle vient de loin, il a les vieilles mœurs.
Quand il aura porté des yeux observateurs
Sur les individus de notre coin de terre,
Il sera moins surpris de la petite guerre
Que l'intérêt suscite & perpétue entr'eux.
Mon siecle & mon pays ont adopté ces jeux.
(En signant.)
J'ai joué de malheur, je quitte la partie.
Peut-être reviendrai-je un jour dans ma patrie,
Et, plus profond dans l'art d'attirer tout à soi,
Je n'aurai plus alors les rieurs contre moi.

(Philemon sort avec Durand.)

LE CHAVALIER, CONSTANCE, POLIDOR, LE NOTAIRE, CLERMON, MARTON.

POLIDOR, SE JETTANT ENTRE LES BRAS DES AMANS.

Venez me consoler.

CONSTANCE.

Venez me consoler.Que la reconnoissance
Nous jette maintenant…

POLIDOR, LA RELEVANT.

Nous jette maintenant…Vous me fâchez, Constance ;
En faisant des heureux je travaille pour moi.
Philemon vous l'a dit : il a raison, ma foi,
Je le sens. — Faites-vous des jours dignes d'envie ;
(Il les unit.)
Embellissez ainsi les restes de ma vie.
Mais de cette leçon souvenez-vous tous deux :
Un mortel, quel qu'il soit, s'il veut seul être heureux,
Recueille le mépris pour unique salaire,
Et trouve à ses projets tout le monde contraire.
On l'aime, on l'encourage, & tout lui sert d'appui,
S'il veut que son bonheur concourre au bien d'autrui.

FIN.

Accusez-moi plutôt de singularité,
Pour avoir constamment fui la célébrité.
J'imaginai cent fois, au printems de ma vie,

Des modes que Paris aimoit à la folie,
Et ne voulus jamais qu'on leur donnât mon nom :
C'est pourtant le moyen de se faire un renom.
L'inventeur d'un chapeau, d'un pouf, d'une voiture,
Du tems & de l'oubli brave à jamais l'injure.

POLIDOR.

Quel bavardage !... Allons, voilà l'autre qui dort, &c.

La sagesse est l'orgueil chez un Sèxe charmant :
Aussi voit-on souvent des Prudes affectées,
N'afficher la vertu que pour être citées,
Et jetter sur leur sèxe un coup d'œil méprisant.

POLIDOR.

Paix.

LE NOTAIRE.

Paix.Il faut que l'accord soit par devant Notaire.

PHILEMON.

Sans doute.

LE NOTAIRE, à part, avec satisfaction.

Sans doute.Un bon contrat de plus que je vais faire.

POLIDOR.

Ingrat ! tu veux tourner mes bienfaits contre moi,
Et m'avilir au point de me faire la loi.

CLERMON.

Un mot.

CONSTANCE.

Un mot.Je vous connois, &c.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99%C3%89go%C3%AFsme_%28Cailhava_de_l%E2%80%99Estandoux%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.